

La cigale et la télé

La cigale et la télé

Tout le monde devrait écrire une fable de La Fontaine de temps en temps. C'est très bon pour la santé.

La Fontaine lui-même nous conseille de le faire : "Il arrivera possible que mon travail fera naître à d'autres personnes l'envie de porter la chose plus loin. Tant s'en faut que cette matière soit épuisée..."

1 La Cigale et la Fourmi

La cigale, ayant chanté

 Tout l'été,

Se trouva fort dépourvue

Quand la bise fut venue :

Pas un seul petit morceau

De mouche ou de vermisseau.

Elle alla crier famine

Chez la fourmi sa voisine,

La priant de lui prêter

Quelque grain pour subsister

Jusqu'à la saison nouvelle.

"Je vous paierai, lui dit-elle,

Avant l'oût, foi d'animal,

Intérêt et principal."

La fourmi n'est pas prêteuse :

C'est là son moindre défaut.

"Que faisiez-vous au temps chaud ?

Dit-elle à cette emprunteuse.

– Nuit et jour à tout venant

Je chantais, ne vous déplaise.

– Vous chantiez ? j'en suis fort aise.

Eh bien! dansez maintenant."

La cigale et la télé

La cigale et la télé

La cigale ayant chanté tout l'été
Pour passer à la télé,
À l'automne, sale histoire,
Perd aux éliminatoires !
Qui est bien déçue aussi ?
Sa voisine la fourmi.
Elle rêvait, pauvre bête
De connaître une vedette.
"Ah, mais ce n'est pas normal,
Dit-elle, foi d'animal !"
L'hiver, elle sort à peine.
Abonnée à six cents chaînes,
Fidèle accro de l'écran,
Elle zappe en bougonnant
Pendant des journées entières
Au fond de sa fourmilière.

Un jour,
Elle met des grains au four,
Puis appelle la cigale :
"Ils en sont à la finale ;
C'est la dernière émission,
Le sommet de la saison.
Venez vite, chère amie,
Voir Insecte Académie !"

La cigale et la télé

2 Le Corbeau et le Renard

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
 Tenait en son bec un fromage.
 Maître Renard, par l'odeur alléché,
 Lui tint à peu près ce langage :
 "Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.
 Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !
 Sans mentir, si votre ramage
 Se rapporte à votre plumage,
 Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois."
 À ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie ;
 Et pour montrer sa belle voix,
 Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
 Le renard s'en saisit, et dit : "Mon bon Monsieur,
 Apprenez que tout flatteur
 Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
 Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute."
 Le corbeau, honteux et confus,
 Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Le corbeau gourmand

Maître Corbeau, emplumé gastronome
 Déguste un fameux camembert
 Puissant, crémeux, à l'ancienne ou tout comme.
 Maître Renard en ferait son dessert
 D'autant plus volontiers qu'il a l'estomac vide.
 Il connaît le corbeau : de compliments avide...
 "Ami très cher, en humant cette odeur
 Je reconnais le savant des saveurs
 L'esthète des marchés, le prince des cuisines
 Le Bocuse de nos bosquets."

La cigale et la télé

Le flatteur tresse, en guise de lauriers,
 Des guirlandes de vers à forme alexandrine,
 Risque la métaphore, et compare et raisonne,
 Et s'égosille et s'époumonne.
 “Mais je parle, je parle, et vous ne dites rien !
 Entendre votre voix me ferait tant de bien...”
 Pendant ce beau discours le corbeau se régale
 Il becquette son fromage et l'avale
 Et puis il dit : “Veuillez donc m'excuser,
 Quand je mange je suis sourd et muet !”
 Poètes, écrivains, notez la parabole :
 On se nourrit bien mal avecque des paroles.

3 La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf

Une grenouille vit un bœuf
 Qui lui sembla de belle taille.
 Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un œuf,
 Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
 Pour égaler l'animal en grosseur,
 Disant : “Regardez bien, ma sœur ;
 Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
 – Nenni. – M'y voici donc ? – Point du tout. – M'y voilà ?
 – Vous n'en approchez point.”. La chétive pécore
 S'enfla si bien qu'elle creva.
 Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
 Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
 Tout petit prince a des ambassadeurs,
 Tout marquis veut avoir des pages.

La cigale et la télé

La grenouille qui veut maigrir

“Ma sœur, ne suis-je pas trop grosse ?
 Je crois que ma balance est fausse.
 J’ai pris dix grammes, je le sens,
 Je ne mange pourtant que du zéro pour cent.
 Ni cassoulet, ni bifteck-frites...
 Je veux chasser la cellulite !
 Ma sœur, s’il le faut, pour maigrir,
 Eh bien j’irai jusqu’à vomir.”
 Bientôt ses petites gambettes
 Ressemblent à des allumettes.
 Sa belle peau verte devient
 Aussi ridée qu’un parchemin.
 La pauvre rétrécit, s’efface,
 Enfin il n’en reste plus trace.

4 Le Loup et le Chien

Un loup n’avait que les os et la peau,
 Tant les chiens faisaient bonne garde.
 Ce loup rencontre un dogue aussi puissant que beau,
 Gras, poli, qui s’était fourvoyé par mégarde.
 L’attaquer, le mettre en quartiers,
 Sire Loup l’eût fait volontiers ;
 Mais il fallait livrer bataille,
 Et le matin était de taille
 À se défendre hardiment.
 Le loup donc l’aborde humblement,
 Entre en propos, et lui fait compliment
 Sur son embonpoint, qu’il admire.
 “Il ne tiendra qu’à vous beau sire,
 D’être aussi gras que moi, lui repartit le chien.

La cigale et la télé

Quittez les bois, vous ferez bien :
 Vos pareils y sont misérables,
 Cancres, hères, et pauvres diables,
 Dont la condition est de mourir de faim.
 Car quoi ? rien d'assuré : point de franche lippée ;
 Tout à la pointe de l'épée.
 Suivez-moi : vous aurez un bien meilleur destin.”
 Le loup reprit : “Que me faudra-t-il faire ?
 – Presque rien, dit le chien, donner la chasse aux gens
 Portants bâtons, et mendiants ;
 Flatter ceux du logis, à son maître complaire :
 Moyennant quoi votre salaire
 Sera force reliefs de toutes les façons :
 Os de poulets, os de pigeons,
 Sans parler de mainte caresse.”
 Le loup déjà se forge une félicité
 Qui le fait pleurer de tendresse.
 Chemin faisant, il vit le col du chien pelé.
 “Qu'est-ce là ? lui dit-il. – Rien. – Quoi ? rien ? – Peu de chose.
 – Mais encor ? – Le collier dont je suis attaché
 De ce que vous voyez est peut-être la cause.
 – Attaché ? dit le loup : vous ne courez donc pas
 Où vous voulez ? – Pas toujours ; mais qu'importe ?
 – Il importe si bien, que de tous vos repas
 Je ne veux en aucune sorte,
 Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.”
 Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

Le dernier loup

Le vieux loup sort du bois. Efflanqué, squelettique
 Queue pendante, œil éteint, ce cancre famélique
 Auprès de maître Chien se plaint :
 “Par Dieu, je n'en peux plus, je sens venir la fin.
 Privé de compagnons, souffrant de solitude,

La cigale et la télé

Je renonce à l'air pur... Je veux la servitude !
 Tous vos chasseurs, vos promeneurs, vos bûcherons,
 Vos pyromanes, vos pompiers, vos pollutions,
 En prenant la forêt pour cible
 Me rendent la vie impossible.
 Ah, j'offre mon cou au collier,
 Un logis je veux protéger.”
 “Tu rêves, mon ami?” dit le dogue. “Regarde :
 Avecque ce radar, finis les chiens de garde...
 Le chômage t'attend et puis la espéa.
 Toi pelé, toi gâleux, qui donc t'adoptera ?
 Ce sera vite la piquêre
 Ou bien la croquette au cyanure.
 Même si nous te supposons
 À l'abri dans une maison –
 Ici, où les automobiles
 Jour et nuit sillonnent la ville,
 Demande-toi, mon frère : où courir ? où jouer ?
 Retourne dans les bois et reste-z-y caché !”

5 La besace

Jupiter dit un jour : “Que tout ce qui respire
 S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :
 Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,
 Il peut le déclarer sans peur ;
 Je mettrai remède à la chose.
 Venez, singe ; parlez le premier, et pour cause.
 Voyez ces animaux, faites comparaison
 De leurs beautés avec les vôtres.
 Êtes-vous satisfait? – Moi ? dit-il, pourquoi non ?
 N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres ?
 Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;

La cigale et la télé

Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché :
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre."
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très fort
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'était une masse informe et sans beauté.

L'éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles.
Il jugea qu'à son appétit
Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contents d'eux ; mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous,
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes :
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

Le Fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière,
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

Je voudrais

Je voudrais être un singe et jouer à quatre mains ;
Être un ours boréal, au Pôle prendre un bain
De soleil à minuit, couché sur la banquise ;
Être le roi des éléphants :
Trompette en caoutchouc, dents d'ivoire et peau grise ;
Être baleine bleue au fond de l'océan.

La cigale et la télé

Et s'il m'était permis de refaire ma vie,
Je voudrais étudier le piano, l'harmonie,
Le contrepoint, la fugue et puis l'orchestration.
Je me consacrerai à la composition
J'écrirais symphonies, opéras, barcarolles,
Trios, quatuors, lieder et chansons sans paroles...
Or, voyageant souvent, du midi jusqu'au nord,
Je rencontre des gens, mécontents de leur sort,
 Qui voudraient bien être à ma place :
Écrire des romans, les lire dans les classes...
Connaissant nos défauts, nous nous trouvons ratés.
Des autres nous envions toutes les qualités.

6 Le Rat de ville et le Rat des champs

Autrefois le rat de ville
Invita le rat des champs,
D'une façon fort civile,
À des reliefs d'ortolans.

Sur un tapis de Turquie
Le couvert se trouva mis.
Je laisse à penser la vie
Que firent ces deux amis.

Le régal fut fort honnête,
Rien ne manquait au festin ;
Mais quelqu'un troubla la fête
Pendant qu'ils étaient en train.

À la porte de la salle
Ils entendirent du bruit :

La cigale et la télé

Le rat de ville détail ;
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire :
Rats en campagne aussitôt ;
Et le citadin de dire :
“Achevons tout notre rôl.

– C’est assez, dit le rustique ;
Demain vous viendrez chez moi :
Ce n’est pas que je me pique
De tous vos festins de roi ;

Mais rien ne vient m’interrompre :
Je mange tout à loisir.
Adieu donc ; fi du plaisir
Que la crainte peut corrompre.”

Le rat qui n’aimait pas la campagne

Un beau jour le rat des villes
Dit : “Je me fais trop de bile,
De soucis et de mouron.
Pour m’aérer les poumons,
Me reposer, me détendre,
Chez Cousin je vais me rendre.
Dans les forêts, dans les prés,
Je pourrai me promener.”
Il part donc à la campagne.
Le rat des champs l’accompagne
Sous les haies, sur les chemins.
Mais bientôt, le citadin :
– Au secours, une araignée !

La cigale et la télé

Qu'est-ce que c'est, l'herbe est mouillée ?

J'ai marché, c'est dégoûtant,

Sur un cornichon gluant.

– Cousin, c'est une limace !

Attends, que je la ramasse.

En rôti c'est délicieux.

– Cousin, merci, j'aime mieux

Un hamburger et des frites.

Je repars là où j'habite !

7 Le Loup et l'Agneau

La raison du plus fort est toujours la meilleure :

Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait

Dans le courant d'une onde pure.

Un loup survient à jeun qui cherchait aventure,

Et que la faim en ces lieux attirait.

“Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?

Dit cet animal plein de rage :

Tu seras châtié de ta témérité.

– Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté

Ne se mette pas en colère ;

Mais plutôt qu'elle considère

Que je me vas désaltérant

Dans le courant,

Plus de vingt pas au-dessous d'elle,

Et que par conséquent, en aucune façon,

Je ne puis troubler sa boisson.

– Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,

Et je sais que de moi tu médis l'an passé.

– Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?

La cigale et la télé

Reprit l'agneau, je tette encor ma mère.

– Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

– Je n'en ai point. – C'est donc quelqu'un des tiens :

Car vous ne m'épargnez guère,

Vous, vos bergers, et vos chiens.

On me l'a dit : il faut que je me venge.”

Là-dessus, au fond des forêts

Le loup l'emporte, et puis le mange,

Sans autre forme de procès.

Le loup brun

À l'agneau qu'il va dévorer

Le loup dit, pour se justifier :

– Maudits ovins, vous dominez le monde !

Secrètement, vous contrôlez les ondes.

Par vos ruses, vos discours, vos complots,

Vous nous trompez, nous autres gens normaux.

– Regardez-moi... Je vous domine ?

Innocent, je courbe l'échine.

– Vous glissant dans la nuit, quand nous dormons,

Dans nos rêves vous soufflez du poison.

Vous répandez virus et maladies,

Pestes, cancers, sida, épidémies.

À l'école vos professeurs font tout

Pour corrompre nos petits loups !

– Qu'allez-vous inventer encore ?

Redoutez-vous que je sois carnivore ?

– Tu crois donc m'amadouer par de l'humour,

M'embobiner par de subtils discours...

Bientôt je retrouverai ma vraie place :

Quand j'aurai supprimé ta race.

La cigale et la télé

8 La Mort et le Bûcheron

Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée,
 Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
 Gémissant et courbé marchait à pas pesants,
 Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
 Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
 Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
 Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
 En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
 Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier, et la corvée
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la mort, elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire
 "C'est, dit-il, afin de m'aider
 À recharger ce bois ; tu ne tarderas guère."

Le trépas vient tout guérir ;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes.
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.

L'ultime solitude

Midi – en plein été – la chaleur est affreuse,
 Un pauvre bûcheron taille à la tronçonneuse
 Au fond d'une forêt un bosquet de bouleaux.
 Il sent soudain son flanc comme pris en étau.
 Il ne peut plus tenir sa massive machine ;
 Une douleur atroce irradie sa poitrine.

La cigale et la télé

“C’est la fin, se dit-il : mon cœur
Me lâche... Je m’en vais, je meurs.”

Si seulement il pouvait voir ses enfants, sa femme,
Une dernière fois... Les préparer au drame...

Il appelle la mort. Il espère un répit,
Le temps de rentrer au logis.

Il regarde, il écoute, il guette –
Attend l’homme à la faux, la terrible silhouette.

Nul ne répond, nul ne l’entend et nul ne vient :
Il ne reverra plus les siens.

Doucement il gémit, car la souffrance est rude ;
Pire encore, la solitude.

Nous perdrons parents et amis,
Maison, chien, objets favoris,
Quand s’évanouira le monde.
Dernier jour, dernières secondes :
N’attendons aucun réconfort
De la mort.

9 Le Renard et la Cigogne

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.

Le régal fût petit et sans beaucoup d’apprêts :
Le galant pour toute besogne,

Avait un brouet clair ; il vivait chichement.

Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :

La cigogne au long bec n’en put attraper miette ;
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.

Pour se venger de cette tromperie,
À quelque temps de là, la cigogne le prie.

La cigale et la télé

“Volontiers, lui dit-il ; car avec mes amis
 Je ne fais point cérémonie.”
 À l’heure dite, il courut au logis
 De la cigogne son hôtesse ;
 Loua très fort la politesse ;
 Trouva le dîner cuit à point :
 Bon appétit surtout ; renards n’en manquent point.
 Il se réjouissait à l’odeur de la viande
 Mise en menus morceaux, et qu’il croyait friande.
 On servit, pour l’embarrasser,
 En un vase à long col et d’étroite embouchure.
 Le bec de la cigogne y pouvait bien passer ;
 Mais le museau du sire était d’autre mesure.
 Il lui fallut à jeun retourner au logis,
 Honteux comme un renard qu’une poule aurait pris,
 Serrant la queue, et portant bas l’oreille.

 Trompeurs, c’est pour vous que j’écris :
 Attendez-vous à la pareille.

La cigogne et le vase au long cou

La cigogne picore en vain. Le renard dit :
 “Vous avez mauvais appétit...
 J’ai mal assaisonné ma soupe,
 Il en reste plein la soucoupe !”
 Le grand oiseau s’abstient de parler du festin,
 Dit au roux compagnon : “Venez dîner demain.”
 Il inscrit au menu toutes sortes de viande,
 Un lièvre cuit au four, un canard aux amandes,
 Les découpe en morceaux, les jette tout au fond
 D’un grand vase ventru, au col étroit et long.
 L’invité se réjouit, se lèche les babines,

La cigale et la télé

Un parfum délicieux chatouille ses narines.
 En voyant le vase il comprend :
 “Mon repas se cache dedans !”
 Le gifle de sa patte et le brise sans peine.
 “C’est meilleur qu’hier soir”, dit-il la bouche pleine.

Avec un véritable escroc
 Jamais n’aurez le dernier mot.

10 Le Chêne et le Roseau

Le chêne un jour dit au roseau :
 “Vous avez bien sujet d’accuser la nature ;
 Un roitelet pour vous est un pesant fardeau.
 Le moindre vent, qui d’aventure
 Fait rider la face de l’eau,
 Vous oblige à baisser la tête :
 Cependant que mon front, au Caucase pareil,
 Non content d’arrêter les rayons du soleil,
 Brave l’effort de la tempête.
 Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
 Encor si vous naissiez à l’abri du feuillage
 Dont je couvre le voisinage,
 Vous n’auriez pas tant à souffrir :
 Je vous défendrais de l’orage ;
 Mais vous naissez le plus souvent
 Sur les humides bords des royaumes du vent.
 La nature envers vous me semble bien injuste.
 – Votre compassion, lui répondit l’arbuste,
 Part d’un bon naturel ; mais quittez ce souci.
 Les vents me sont moins qu’à vous redoutables.
 Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu’ici

La cigale et la télé

Contre leurs coups épouvantables
 Résisté sans courber le dos ;
 Mais attendons la fin.” Comme il disait ces mots,
 Du bout de l’horizon accourt avec furie
 Le plus terrible des enfants
 Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
 L’arbre tient bon ; le roseau plie.
 Le vent redouble ses efforts,
 Et fait si bien qu’il déracine
 Celui de qui la tête au ciel était voisine
 Et dont les pieds touchaient à l’empire des morts.

Le chêne centenaire

Un chêne ancien se remémorait son passé :
 “Manquant sans doute de curiosité
 Je suis resté fidèle à ma terre natale.
 Je vois que le cochon de mes glands se régale
 Et répand ma semence où je n’irai jamais.
 Je suis casanier, je l’admets.
 Sans bouger, je connais les plaisirs et les rêves :
 Au printemps tendrement monte à nouveau la sève ;
 Perçant ma vieille peau rugueuse, les bourgeons
 Annoncent le retour des vertes frondaisons
 Où l’ami rossignol, l’alouette et le merle
 Roulent des demi-tons luisants comme des perles.
 De tous les arbres de ces bois,
 Aucun n’est plus heureux que moi.
 Ma tête touche au ciel et domine le monde
 Mon pied s’enfonce loin dans la terre féconde.
 Un ennemi pourtant, l’impitoyable temps,
 Sans se décourager m’attend.

La cigale et la télé

Des centaines de fois j'ai perdu mon feuillage ;
 Peu à peu je subis les attaques de l'âge.
 Je dois porter mes lourdes branches à bout de bras,
 Je ne sais pas combien de jours mon tronc tiendra...

Je ne compte plus les années ;

Vive celle qui m'est donnée !

Je faiblis, je vacille : au prochain coup de vent
 Je m'écroulerai droit devant."

Un jeune impertinent, un roseau minuscule,
 Pour faire le malin se moque de l'hercule :
 "Les vieux troncs vermoulus, qui donc en a besoin ?"
 Mais le chêne était sourd et ne l'entendit point.

11 Le Lion et le Rat

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
 On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
 De cette vérité deux fables feront foi,
 Tant la chose en preuves abonde.

Entre les pattes d'un lion
 Un rat sortit de terre assez à l'étourdie.
 Le roi des animaux, en cette occasion,
 Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
 Ce bienfait ne fut pas perdu.
 Quelqu'un aurait-il jamais cru
 Qu'un lion d'un rat eût affaire ?
 Cependant il advint qu'au sortir des forêts
 Ce lion fut pris dans des rets,
 Dont ses rugissements ne le purent défaire.
 Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
 Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

La cigale et la télé

Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.

12 La Colombe et la Fourmi

L'autre exemple est tiré d'animaux plus petits.

Le long d'un clair ruisseau buvait une colombe,
Quand sur l'eau se penchant une fourmi y tombe.
Et dans cet océan l'on eût vu la fourmi
S'efforcer, mais en vain, de regagner la rive.
La colombe aussitôt usa de charité :
Un brin d'herbe dans l'eau par elle étant jeté,
Ce fut un promontoire où la fourmi arrive.

Elle se sauve ; et là-dessus

Passa un certain croquant qui marchait les pieds nus.
Ce croquant, par hasard, avait une arbalète.

Dès qu'il voit l'oiseau de Vénus
Il le croit en son pot, et déjà lui fait fête.
Tandis qu'à le tuer mon villageois s'apprête,
La fourmi le pique au talon.

Le vilain retourne la tête :

La colombe l'entend, part, et tire de long.
Le soupé du croquant avec elle s'envole :
Point de pigeon pour une obole.

Le rat ingrat

[NB La Fontaine dit Li-on, moi lion.]

“Va-t-en, dit sire Lion, je te donne la vie !”

Ce présent, maître Rat guère ne l'apprécie :

“S'il avait faim, vilain ventru

La cigale et la télé

M'aurait déjà croqué tout cru.
 Il attend sans doute courbettes
 Et reconnaissance de dette.
 Disons qu'à mon prochain repas
 Je ne le dévorerais pas !"

Passant dans un village il rencontre une foule
 Qui avance, gonfle et gronde comme une houle.
 "À mort le lion !" hurlent ces gens.
 "Par ici," dit le rat. Il s'enfuit en courant,
 Entraîne le plus gros de la meute guerrière
 Qu'il conduit jusqu'au lion dormant en sa tanière.
 Sur le corps fusillé du roi des animaux,
 Le rat trônant, moqueur : "Merci pour ton cadeau !"

À propos des fourmis

Je veux bien croire que le rat,
 Vivant auprès de nous, partageant nos repas,
 Possède une portion de notre intelligence.
 Il ne parle pas, mais il pense...
 D'un autre côté, la fourmi,
 Cet insecte chétif, au cerveau tout petit,
 Mérite-t-elle donc de tenir le beau rôle
 Dans ces récits plus ou moins drôles ?

13 L'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits

Un astrologue un jour se laissa choir
 Au fond d'un puits. On lui dit : "Pauvre bête,
 Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
 Penses-tu lire au-dessus de ta tête ?"

La cigale et la télé

Cette aventure en soi, sans aller plus avant,
Peut servir de leçon à la plupart des hommes.
Parmi ce que de gens sur la terre nous sommes,
 Il en est peu qui fort souvent
 Ne se plaisent d'entendre dire
Qu'au livre du destin les mortels peuvent lire.
Mais ce livre, qu'Homère et les siens ont chanté,
Qu'est-ce, que le hasard parmi l'antiquité,
 Et parmi nous la Providence ?
 Or du hasard il n'est point de science :
 S'il en était, on aurait tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort,
 Toutes choses très incertaines.
 Quant aux volontés souveraines
De Celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
Qui les sait, que lui seul ? Comment lire en son sein ?
Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?
À quelle utilité ? Pour exercer l'esprit
De ceux qui de la Sphère et du Globe ont écrit ?
Pour nous faire éviter des maux inévitables ?
Nous rendre, dans les biens, de plaisir incapables ?
Et causant du dégoût pour ces biens prévenus,
Les convertir en maux devant qu'ils soient venus ?
C'est erreur, ou plutôt c'est crime de le croire.
Le firmament se meut ; les astres font leur cours,
 Le soleil nous luit tous les jours,
Tous les jours sa clarté succède à l'ombre noire,
Sans que nous en puissions autre chose inférer
Que la nécessité de luire et d'éclairer,
D'amener les saisons, de mûrir les semences,
De verser sur les corps certaines influences.
Du reste, en quoi répond au sort toujours divers

La cigale et la télé

Ce train toujours égal dont marche l'univers ?
 Charlatans, faiseurs d'horoscope,
 Quittez les cours des princes de l'Europe ;
 Emmenez avec vous les souffleurs tout d'un temps :
 Vous ne méritez pas plus de foi que ces gens.

Je m'emporte un peu trop : revenons à l'histoire
 De ce spéculateur qui fut contraint de boire.
 Outre la vanité de son art mensonger,
 C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères,
 Cependant qu'ils sont en danger,
 Soit pour eux, soit pour leurs affaires.

Le loto

Je me souviens d'avoir jadis lu des journaux
 Qui proposaient des pronostics pour le loto :
 "Ayant pris du retard, la deuxième dizaine
 Doit revenir. Misez, cela en vaut la peine."
 C'était vers le début des années quatre-vingts.
 Ces journaux ont-ils disparu ? Je n'en sais rien.
 Mais je sais que les boules n'ont pas de mémoire,
 Ignorent le passé, le début de l'histoire.
 Personne ne leur dit que le neuf est puni
 Parce qu'il est beaucoup sorti.
 Le tirage d'hier n'a aucune importance :
 Il n'y a pas de favori face à la chance.
 Or, ces pronostics fous sont-ils plus aberrants
 Que ceux de tous devins, astrologues, voyants ?
 Que ceux des vieux Romains sacrifiant des volailles
 Pour lire les conseils cachés dans leurs entrailles ?
 Hélas, en vérité nous savons l'avenir :
 Nous allons vieillir et mourir.

La cigale et la télé

Quelques molécules, pour un temps réunies,
 Vont repartir ailleurs. Adieu la compagnie !
 Ô prophètes, n'importe quel futur nous va...
 Tout sauf ça !

14 Les Membres et l'Estomac

Je devais par la royauté
 Avoir commencé mon ouvrage.
 À la voir d'un certain côté,
 Messer Gaster en est l'image.
 S'il a quelque besoin, tout le corps s'en ressent.

De travailler pour lui les membres se lassant,
 Chacun d'eux résolu de vivre en gentilhomme,
 Sans rien faire, alléguant l'exemple de Gaster.
 "Il faudrait, disaient-ils, sans nous qu'il vécût d'air.
 Nous suons, nous peinons, comme bêtes de somme.
 Et pour qui ? Pour lui seul ; nous n'en profitons pas :
 Notre soin n'aboutit qu'à fournir ses repas.
 Chômons, c'est un métier qu'il veut nous faire apprendre."
 Ainsi dit, ainsi fait. Les mains cessent de prendre,
 Les bras d'agir, les jambes de marcher.
 Tous dirent à Gaster qu'il en allât chercher.
 Ce leur fut une erreur dont ils se repentirent.
 Bientôt les pauvres gens tombèrent en langueur ;
 Il ne se forma plus de nouveau sang au cœur :
 Chaque membre en souffrit, les forces se perdirent.

Par ce moyen, les mutins virent
 Que celui qu'ils croyaient oisif et paresseux,
 À l'intérêt commun contribuait plus qu'eux.
 Ceci peut s'appliquer à la grandeur royale.

La cigale et la télé

Elle reçoit et donne, et la chose est égale.
 Tout travaille pour elle, et réciproquement
 Tout tire d'elle l'aliment.
 Elle fait subsister l'artisan de ses peines,
 Enrichit le marchand, gage le magistrat,
 Maintient le laboureur, donne paie au soldat,
 Distribue en cent lieux ses grâces souveraines,
 Entretient seule tout l'État.
 Ménénius le sut bien dire.
 La commune s'allait séparer du sénat.
 Les mécontents disaient qu'il avait tout l'empire,
 Le pouvoir, les trésors, l'honneur, la dignité ;
 Au lieu que tout le mal était de leur côté,
 Les tributs, les impôts, les fatigues de guerre.
 Le peuple hors des murs était déjà posté,
 La plupart s'en allaient chercher une autre terre,
 Quand Ménénius leur fit voir
 Qu'ils étaient aux membres semblables,
 Et par cet apologue, insigne entre les fables,
 Les ramena dans leur devoir.

Grâces souveraines

Selon Ménénius le Romain,
 Le peuple de la noblesse a besoin.
 La Fontaine, en sa version de la fable,
 Prétend que le roi est indispensable.
 Nous nous passons de nobles et de roi :
 Nul n'en tombe en langueur, je crois.
 On pourrait chasser aussi ma patronne
 Et encore quelques autres personnes.
 Cela dit, je ne me plains pas
 De mon estomac.

La cigale et la télé

15 Les Grenouilles qui demandent un Roi

Les grenouilles, se lassant
 De l'état démocratique,
 Par leurs clameurs firent tant
 Que Jupin les soumit au pouvoir monarchique.
 Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
 Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant
 Que la gent marécageuse,
 Gent fort sotte et fort peureuse,
 S'alla cacher sous les eaux,
 Dans les joncs, dans les roseaux,
 Dans les trous du marécage,
 Sans oser de longtemps regarder au visage
 Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau ;
 Or c'était un soliveau,
 De qui la gravité fit peur à la première
 Qui de le voir s'aventurant
 Osa bien quitter sa tanière.
 Elle approcha, mais en tremblant.
 Une autre la suivit, une autre en fit autant,
 Il en vint une fourmilière ;
 Et leur troupe à la fin se rendit familière
 Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
 Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi.
 Jupin en a bientôt la cervelle rompue.
 Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.
 Le monarque des dieux leur envoie une grue,
 Qui les croque, qui les tue,
 Qui les gobe à son plaisir,
 Et grenouilles de se plaindre ;
 Et Jupin de leur dire : "Eh quoi ! votre désir
 À ses lois croit-il nous astreindre ?

La cigale et la télé

Vous avez dû premièrement
 Garder votre gouvernement ;
 Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire
 Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
 De celui-ci contentez-vous,
 De peur d'en rencontrer un pire.”

Le vote des grenouilles

La gent des grenouilles se plaint :
 “Le gouvernement ne fait rien !
 Les poissons en sautant gobent tous nos insectes.
 Qui chassera leur race infecte ?”
 Une grue leur propose un plan :
 “Si vous m’élisez président,
 Je promets de manger les poissons de la mare.”
 La grue élue, de fait, nageoires se font rares ;
 Mais c’est en vain que tous attendent le retour
 De la prospérité. Au bout de quelques jours,
 La grue leur dit : “C’est la faute aux grenouilles grises
 Car leur gloutonnerie provoque cette crise.
 Ô vertes laissez-moi régler cette question !”
 Personne ne se plaint de la disparition
 Des voraces grisons. Or bientôt les verdâtres
 Disparaissent aussi : là deux, là trois ou quatre.
 Elles commencent à penser
 Qu’il serait temps de résister
 Au président qui les dévore.
 La grue ricane : “Eh quoi, pécores,
 Vous n’avez pas choisi le bon gouvernement ?
 Il fallait y penser avant !”

16 Le Renard et le Bouc

Capitaine Renard allait de compagnie
 Avec son ami Bouc des plus haut encornés.
 Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez ;
 L'autre était passé maître en fait de tromperie.
 La soif les obligea de descendre en un puits.

Là chacun d'eux se désaltère.

Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
 Le renard dit au bouc : "Que ferons-nous, compère ?
 Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
 Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi :
 Mets-les contre le mur. Le long de ton échine

Je grimperai premièrement ;
 Puis sur tes cornes m'élevant,
 À l'aide de cette machine,
 De ce lieu-ci je sortirai,
 Après quoi je t'en tirerai.

– Par ma barbe, dit l'autre, il est bon ; et je loue
 Les gens bien sensés comme toi.
 Je n'aurais jamais, quant à moi,
 Trouvé ce secret, je l'avoue."

Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
 Et vous lui fait un beau sermon
 Pour l'exhorter à patience.

"Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence
 Autant de jugement que de barbe au menton,
 Tu n'aurais pas, à la légère,
 Descendu dans ce puits. Or, adieu, j'en suis hors.
 Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts :
 Car pour moi, j'ai certaine affaire
 Qui ne me permet pas d'arrêter en chemin."
 En toute chose il faut considérer la fin.

La cigale et la télé

Jo Fox et Billy Goat

Alors Billy Goat et Jo Fox

Voulaient cambrioler Fort Knox.

Ouvrant un soupirail, dans la cave ils descendent.

À son compagnon Jo demande :

– Donne-moi, Billy, le crochet...

Cette porte est fermée, je m'en vais la forcer.

– Le crochet ? Tout de suite, Georges.

– C'est quoi, ce truc ? Du sucre d'orge ?

– Sur ce croc de boucher j'accroche mon chapeau.

– Mais comment veux-tu, triple idiot,

Avec ce machin-là crocheter la serrure ?

Heureusement je sais une méthode sûre,

Donne-moi, je t'en prie, la pince monseigneur.

(Billy Goat a toujours été un peu gaffeur...)

– Tiens, Georges (avec sa barbe, il ressemble à un singe).

– Damnèd, c'est une pince à linge !

Dans le crâne, dis, n'as-tu rien ?

Allons, passons aux grands moyens :

Une lampe à acétylène.

– Georges, je l'ai ! J'ai de la veine !

– Crétin cornu, puant et laid !

C'est une lampe de chevet...

Ah, que de temps perdu ; nous devons faire vite :

Donne-moi de la dynamite.

– Voilà, Georges, mais, euh... n'est-ce pas dangereux ?

– Tu me protégeras ! Donne-moi donc du feu.

– Désolé, Georges... Oublié... Tu es fâché, Georges ?

– Fâché, moi ? Je vais juste te trancher la gorge !

Fais-moi la courte échelle, il est temps de partir.

Par ce haut soupirail nous allons ressortir.

Il escalade Bill, mais il s'en faut d'un mètre

La cigale et la télé

Pour qu'il atteigne la fenêtre.
 Il est néanmoins secouru :
 Un bras tendu, inattendu...
 Celui d'un policier bonasse.
 – Hé, les gars, Fort Knox, c'est en face !

Si vous prenez un sot comme assistant,
 Attendez-vous à des désagréments.

17 Le Loup et la Cigogne

Les loups mangent gloutonnement.
 Un loup donc étant de frairie
 Se pressa, dit-on, tellement
 Qu'il en pensa perdre la vie :
 Un os lui demeura bien avant au gosier.
 De bonheur pour ce loup, qui ne pouvait crier,
 Près de là passe une cigogne.
 Il lui fait signe ; elle accourt.
 Voilà l'opératrice aussitôt en besogne.
 Elle retira l'os ; puis, pour un si bon tour,
 Elle demanda son salaire.
 “Votre salaire ? dit le loup :
 Vous riez, ma bonne commère !
 Quoi ? ce n'est pas encor beaucoup
 D'avoir de mon gosier retiré votre cou ?
 Allez, vous êtes une ingrante :
 Ne tombez jamais sous ma patte.”

La cigale et la télé

Docteur Cigogne

Un certain dictateur, dans un pays lointain,
 Pour sa gorge irritée recherche un médecin.
 Laryngologue, la cigogne
 S’acquitterait facilement de la besogne.
 – Va donc voir au palais, conseille son mari.
 On dit qu’il a promis de verser un bon prix.
 L’argent viendrait à point : notre nid tombe en ruines
 Il faut rénover la cuisine.
 – Je ne soignerai pas pour un million d’écus
 Un homme qui possède un pouvoir absolu.
 Je devrais obéir au serment d’Hippocrate,
 Mais si je salis sa cravate
 Il s’emporte et d’un geste il me fait mettre aux fers.
 Si en l’examinant je découvre un cancer,
 Je le condamne à mort, donc je commets un crime
 De lèse-majesté. Puis, punition ultime,
 On m’enterre avec lui, le jour de son trépas
 Pour le soigner dans l’au-delà !

18 Le Renard et les raisins

Certain renard gascon, d’autres disent normand,
 Mourant presque de faim, vit au haut d’une treille
 Des raisins mûrs apparemment,
 Et couverts d’une peau vermeille.
 Le galant en eût fait volontiers un repas ;
 Mais, comme il n’y pouvoit atteindre :
 “Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.”
 Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

La cigale et la télé

Le renard sauteur

Renard n'avait mangé ni viande ni fromage
 Depuis déjà longtemps. Mourant presque de faim,
 Il aperçoit sous un treillage
 Gonflés, luisants, de beaux raisins.
 Il saute, et saute encore, et bondit comme un fou
 Si bien qu'enfin il les attrape.
 "Je ne suis pas, dit-il, un amateur de grappes ;
 Heureusement, l'effort leur a donné du goût."

19 Le Singe et le Dauphin

C'était chez les Grecs un usage
 Que sur la mer tous voyageurs
 Menaient avec eux en voyage
 Singes et chiens de bateleurs.
 Un Navire en cet équipage
 Non loin d'Athènes fit naufrage,
 Sans les dauphins tout eût péri.
 Cet animal est fort ami
 De notre espèce : en son Histoire
 Pline le dit, il le faut croire.
 Il sauva donc tout ce qu'il put.
 Même un singe en cette occurrence,
 Profitant de la ressemblance,
 Lui pensa devoir son salut.
 Un dauphin le prit pour un homme,
 Et sur son dos le fit asseoir
 Si gravement qu'on eût cru voir
 Ce chanteur que tant on renomme.
 Le dauphin l'allait mettre à bord,

La cigale et la télé

Quand, par hasard, il lui demande :
 “Etes-vous d’Athènes la grande ?
 – Oui, dit l’autre ; on m’y connaît fort :
 S’il vous y survient quelque affaire,
 Employez-moi ; car mes parents
 Y tiennent tous les premiers rangs :
 Un mien cousin est Juge-Maire.”
 Le dauphin dit : “Bien grand merci :
 Et le Pirée a part aussi
 A l’honneur de votre présence ?
 Vous le voyez souvent, je pense ?
 – Tous les jours : il est mon ami,
 C’est une vieille connaissance.”
 Notre magot prit, pour ce coup,
 Le nom d’un port pour un nom d’homme.
 De telles gens il est beaucoup
 Qui prendraient Vaugirard pour Rome,
 Et qui, caquetants au plus dru,
 Parlent de tout, et n’ont rien vu.
 Le dauphin rit, tourne la tête,
 Et, le magot considéré,
 Il s’aperçoit qu’il n’a tiré
 Du fond des eaux rien qu’une bête.
 Il l’y replonge, et va trouver
 Quelque homme afin de le sauver.

Le singe et son foie

En son palais du fond des mers, le roi dragon
 Invite ses sujets, tout ce qui plonge et nage,
 Dauphins, crustacés et poissons,
 Pour célébrer son mariage.
 La jeune princesse dragonne

La cigale et la télé

Porte des perles en couronne,
 Une robe en corail tissé
 Dans des tons rouges et bleutés.

Toute la nuit, au son de la trompe marine
 On danse la polka, la salsa, la biguine.

Bientôt chacun attend, espère au fond des eaux
 La prochaine arrivée de petits dragonneaux.

Hélas, la princesse est malade.

Elle ne mange plus, car tout lui paraît fade ;
 On s’effraie en voyant sa mortelle pâleur.

Le roi envoie chercher le meilleur guérisseur,

Le médecin de sa famille,

Le célèbre docteur Anguille.

– Je sais ce qu’il lui faut, déclare ce savant,

C’est le foie d’un singe vivant.

– Vous plaisantez, docteur... Où trouverai-je un singe ?

À la cave, au grenier, dans mon panier à linge ?

– Dans l’île sous-le-vent, cachés dans les palmiers,

Les singes vivent par milliers.

– Eh quoi, vous voulez que mes guerriers aquatiques

Montent sur les palmiers ? C’est une idée comique !

– Le lieutenant Méduse au dehors peut sortir

Sur terre il sait marcher, voire même courir.

Protégé par sa lourde armure,

D’un singe ou deux il effectuera la capture.

On convoque le lieutenant,

Lequel se montre réticent :

– Quand je marche, tous les terriens de moi se moquent ;

Vous pourriez aussi bien choisir un guerrier phoque.

– Allons, vous trouverez sans nul doute un moyen...

Pensez à votre souverain !

La cigale et la télé

Donc Méduse obéit. Il nage jusqu'à l'île,
 Se demandant comment saisir un singe agile.
 Il en voit un tout près, sur une branche assis.
 – Bien le bonjour, messire Singe, cher ami !
 – Qui êtes-vous, monsieur, sous votre carapace ?
 On dirait la tortue... Montrez-moi votre face.
 Quel est, s'il vous plaît, votre nom ?
 – Méduse, lieutenant, vassal du roi Dragon.
 – Ah oui, le roi Dragon ? Ça me dit quelque chose :
 Un grand palais... de marbre rose...
 – C'est une des dix merveilles de l'univers !
 Comme un autre soleil il brille au fond des mers,
 Tout de nacre et d'onyx, de corail et de laque.
 Désirez-vous le voir ? Venez, mon cher macaque,
 Je peux vous y mener, nous y serons bientôt.
 – Voyons, mais je ne nage pas... J'ai peur de l'eau !
 – Montez donc sur mon dos, je serai votre guide,
 Ma carapace est très solide.

En avant ! Le singe effrayé se tient bien droit,
 Gémit, s'agrippe à son vaisseau de ses vingt doigts.
 Pour Méduse, l'effort de porter cette charge,
 De lutter face au vent, de nager au grand large,
 Est éprouvant. Il doit s'arrêter pour souffler,
 Pour se détendre et s'étirer.
 Or pendant un arrêt, le voici pris d'un doute.
 Peut-être est-ce trop tard... Nous sommes à mi-route...
 – Messire Singe, au fait, ne vous offensez pas :
 Votre foie, vous ne l'avez pas laissé là-bas ?
 – Mon foie ? Quelle étrange question... Pourquoi mon foie ?
 – Euh, devrais-je en parler ? Le docteur... On m'envoie...
 La reine va mourir... C'est pour sa guérison.
 Le singe réfléchit à la situation :

La cigale et la télé

“En suivant cet idiot, où avais-je la tête ?”

Bien sûr, chacun le sait, le singe n’est pas bête.

– Ami, vous auriez dû me le dire plus tôt !

Un de mes foies ? Mais oui, je vous en fais cadeau.

J’en possède des tas, qui sèchent dans mon arbre.

Allons-y, et après, vite au palais de marbre !

– Je craignais de vous inquiéter, je suis confus...

Pardonnez-moi, seigneur, pour tout ce temps perdu !

Bien qu’épuisé, Méduse nage

Jusqu’à l’île aux palmiers, puis s’échoue sur la plage.

Hop ! Le singe bondit sur sa branche en riant :

– Au roi Dragon présentez donc mes compliments !

Au palais jour et nuit veillent les sentinelles,

Attendant le sauveur qui guérira la belle.

Ce tourbillon, là-bas... Majesté, il revient !

C’est bien lui, c’est Méduse enfin !

Le roi Dragon l’attend, avec la cour en liesse.

Mais pourquoi dans ses yeux cette étrange tristesse ?

– Le misérable que je suis a échoué :

J’ai saisi l’ennemi, mais il s’est évadé...

Le souverain, furieux, appelle ses gendarmes.

Sans se soucier des cris des dames, de leurs larmes,

Prononce la sentence, affreuse punition :

– Ôtez-lui tous ses os, puis à coups de bâton

Frappez, écrasez-le, changez-le en compote !

Depuis ce jour maudit, les méduses tremblotent

Au souvenir des coups reçus au fond des eaux,

Pleurent d’avoir perdu et l’honneur et les os.

(D’après un conte japonais)

La cigale et la télé

20 L'œil du maître

Un cerf s'étant sauvé dans une étable à bœufs
 Fut d'abord averti par eux
 Qu'il cherchât un meilleur asile.
 "Mes frères, leur dit-il, ne me décelez pas :
 Je vous enseignerai les pâtis les plus gras ;
 Ce service vous peut quelque jour être utile,
 Et vous n'en aurez point regret."
 Les bœufs à toutes fins promirent le secret.
 Il se cache en un coin, respire, et prend courage.
 Sur le soir on apporte herbe fraîche et fourrage
 Comme l'on faisait tous les jours.
 L'on va, l'on vient, les valets font cent tours.
 L'intendant même, et pas un d'aventure
 N'aperçut ni corps, ni ramure,
 Ni cerf enfin. L'habitant des forêts
 Rend déjà grâce aux bœufs, attend dans cette étable
 Que chacun retournant au travail de Cérés,
 Il trouve pour sortir un moment favorable.
 L'un des bœufs ruminant lui dit : "Cela va bien ;
 Mais quoi ! l'homme aux cent yeux n'a pas fait sa revue.
 Je crains fort pour toi sa venue.
 Jusque-là, pauvre cerf, ne te vante de rien."
 Là-dessus le maître entre et vient faire sa ronde.
 "Qu'est-ce-ci ? dit-il à son monde.
 Je trouve bien peu d'herbe en tous ces râteliers.
 Cette litière est vieille : allez vite aux greniers.
 Je veux voir désormais vos bêtes mieux soignées.
 Que coûte-t-il d'ôter toutes ces araignées ?
 Ne saurait-on ranger ces jous et ces colliers ?"
 En regardant à tout, il voit une autre tête
 Que celles qu'il voyait d'ordinaire en ce lieu.

La cigale et la télé

Le cerf est reconnu ; chacun prend un épieu ;
 Chacun donne un coup à la bête.
 Ses larmes ne sauraient la sauver du trépas.
 On l'emporte, on la sale, on en fait maint repas,
 Dont maint voisin s'égouit d'être.

Phèdre sur ce sujet dit fort élégamment :
 Il n'est, pour voir, que l'œil du maître.
 Quant à moi, j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

L'homme aux cent yeux

L'homme aux cent yeux voit tout sitôt passé le seuil.
 Il est une question, dont j'aimerais connaître
 Pourtant la réponse : Est-ce l'œil qui fait le maître
 Ou bien le maître qui fait l'œil ?

21 Le Pot de terre et le Pot de fer

Le pot de fer proposa
 Au pot de terre un voyage.
 Celui-ci s'en excusa,
 Disant qu'il ferait que sage
 De garder le coin du feu :
 Car il lui fallait si peu,
 Si peu, que la moindre chose
 De son débris serait cause.
 Il n'en reviendrait morceau.
 "Pour vous, dit-il, dont la peau
 Est plus dure que la mienne,
 Je ne vois rien qui vous tienne.
 – Nous vous mettrons à couvert,

La cigale et la télé

Repartit le pot de fer.
 Si quelque matière dure
 Vous menace d'aventure,
 Entre deux je passerai,
 Et du coup vous sauverai.”

Cette offre le persuade.
 Pot de fer son camarade
 Se met droit à ses côtés.
 Mes gens s'en vont à trois pieds,
 Clopin-clopant comme ils peuvent,
 L'un contre l'autre jetés
 Au moindre hoquet qu'ils treuvent.

Le pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas
 Que par son compagnon il fut mis en éclats,
 Sans qu'il eût lieu de se plaindre.

Ne nous associons qu'avecque nos égaux.
 Ou bien il nous faudra craindre
 Le destin d'un de ces pots.

Le pot de fer et le tupperware

Un beau jour le pot de fer
 Voulut voyager en mer,
 Découvrir le vaste monde,
 Prouver que la terre est ronde.
 Pour partir main dans la main,
 Il a besoin d'un copain.
 Ayant perdu pot de terre,
 Il invite tupperware.
 Bientôt nos deux compagnons
 Dessus les vagues s'en vont,
 Mais pot de fer : “Eh, ça mouille !

La cigale et la télé

Dans l'eau salée, moi je rouille,
 L'hydrolyse me défait.
 Adieu, ami, je m'en vais..."
 Pendant ce temps, sans dommage,
 Tupperware vogue et nage.
 Je pense que dans mille ans,
 Il sillonnera toujours l'océan.

22 Le Renard ayant la queue coupée

Un vieux renard, mais des plus fins,
 Grand croqueur de poulets, grand preneur de lapins,
 Sentant son renard d'une lieue,
 Fut enfin au piège attrapé.
 Par grand hasard en étant échappé,
 Non pas franc, car pour gage il y laissa sa queue :
 S'étant, dis-je, sauvé sans queue, et tout honteux,
 Pour avoir des pareils (comme il était habile),
 Un jour que les renards tenaient conseil entre eux :
 "Que faisons-nous, dit-il, de ce poids inutile,
 Et qui va balayant tous les sentiers fangeux ?
 Que nous sert cette queue ? Il faut qu'on se la coupe :
 Si l'on me croit, chacun s'y résoudra.
 – Votre avis est fort bon, dit quelqu'un de la troupe ;
 Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous répondra."
 À ces mots, il se fit une telle huée,
 Que le pauvre écourté ne put être entendu.
 Prétendre ôter la queue eût été temps perdu ;
 La mode en fut continuée.

La cigale et la télé

Avec ou sans queue

Un vieux renard prêchait sur la place publique.
 “Repentez-vous, pêcheurs, croque-poulets, gredins,
 Fieffés menteurs, tricheurs, charpardeurs diaboliques !
 En rêve Dieu m’a dit que s’approche la fin.
 Il a vu dans vos cœurs. Combien de vous sont dignes
 De courir, angelots, les bois de l’au-delà ?
 Affirmez votre foi ! Amis, faites-Lui signe,
 En toute humilité prosternez-vous bien bas
 Et sacrifiez ce membre caudal inutile,
 Symbole flamboyant de votre vanité,
 Ce rateau remuant, buisson roux indocile.
 Amis, imitez-moi. Voyez, je l’ai coupé !”
 Certains des auditeurs esquissent des sourires,
 Le trouvent ridicule avec sa queue tronquée.
 Comment à ce vieux fou Dieu aurait-il pu dire
 Quoi que ce soit ? Joyeux, ils crient à la volée :

“Hé, tu t’es assis sur un piège
 En croyant que c’était un siège !”

“Ta queue est restée dans les crocs...
 Nous prends-tu donc pour des idiots ?”

D’autres sont convaincus : il leur paraît sincère.
 On ne simule pas une mutilation.
 Il dit la vérité, ça se voit, le grand-père !
 Ces nouveaux convertis hurlent à pleins poumons :

“Anubis lui parle, oh miracle,
 Oh bonheur, oh divin spectacle !”

“C’est un saint, je lui obéis :
 Dès tantôt je me raccourcis.”

Devant le vieux renard déjà deux camps se forment.
 On se bouscule, on crie, on échange des coups.
 Des badauds viennent voir... La cohue est énorme.

La cigale et la télé

Chacun maudit ou loue le Dieu des renards roux.
Ainsi a commencé cette guerre enragée
Des renards queues touffues contre les queues coupées.

23 Le Laboureur et ses Enfants

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
"Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents.
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût.
Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse."
Le père mort, les fils vous retournent le champ
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

Ruinés par le trésor

Souvent à ses enfants un riche paysan
Citait une légende à propos de son champ :
"Le trésor de Clovis repose sous la terre,
Un butin fabuleux dont parlait mon grand-père ;

La cigale et la télé

Des épées, des bijoux, de précieux manuscrits,
 La tiare en or massif de l'évêque Rémi..."

À sa mort les enfants héritent du terrain.
 Ils aimeraient bien mieux devenir citadins.
 "Est-ce que le travail agricole vous tente ?
 – Pas moi. – Ni moi ! – Alors mettons ce champ en vente.
 – Et si auparavant nous cherchions le trésor ?
 – Je l'avais oublié ; bonne idée ! – Oui, d'accord."

Ils louent un détecteur de métaux. "Va, courage !
 Auscultons ce terrain, notre bel héritage."
 Ils passent par ici et repassent par là...
 Mais où est le butin ? Ils ne le trouvent pas ;
 Tout juste dans un coin quelques monnaies rouillées
 Portant des effigies à moitié effacées.

"Nous pourrions les photographier
 Ou encore mieux, les scanner.

Pour les collectionneurs il existe des sites...
 On dit que tout s'y vend très vite."
 Ils affichent sur Internet
 Des clichés en couleur, bien nets.
 Nul acheteur ne téléphone,
 C'est la gendarmerie qui sonne :
 "Eh, ce trésor mérovingien,
 L'avez-vous volé ? D'où ça vient ?"

Le délégué local à l'archéologie
 Entreprenant des fouilles suivies
 Qui révèlent des fondations,
 Un forum, d'autres constructions :
 Une cité gallo-romaine
 Dissimulée sous leur domaine.

"Qui va nous rembourser ? C'est le gouvernement ?
 – Car nous ne pouvons plus cultiver notre champ.
 – C'en est fini du blé, du seigle, de la vigne..."

La cigale et la télé

Or des autorités ils ne reçoivent signe

Ni promesse d'indemnité.

Ils découvrent la pauvreté,

S'en vont travailler en usine.

“L'appât du gain nous a menés jusqu'à la ruine...

– Tiens, vous m'y reprendrez, à chercher un trésor !

Rempporter le gros lot, s'enrichir sans effort !

– Je crois que notre erreur première,

Ce fut d'écouter notre père !”

24 Les médecins

Le Médecin Tant-pis allait voir un malade

Que visitait aussi son confrère Tant-mieux ;

Ce dernier espérait, quoique son camarade

Soufint que le gisant irait voir ses aïeux.

Tous deux s'étant trouvés différents pour la cure,

Leur malade paya le tribut à nature,

Après qu'en ses conseils Tant-pis eut été cru.

Ils triomphaient encor sur cette maladie.

L'un disait : “Il est mort, je l'avais bien prévu.

– S'il m'eût cru, disait l'autre, il serait plein de vie.”

Tant pis

J'écris ces lignes le six août deux mille trois.

En ce jour la bombe atomique

A détruit une ville au bord du Pacifique.

“Eh bien, nous n'avions pas le choix”,

Prétendent les Américains.

“C'est la faute aux Nippons, nous n'y sommes pour rien.

Vous imaginez le carnage

La cigale et la télé

Face à un peuple fou de rage,
 Des millions de désespérés,
 Si nous avions dû débarquer.
 En vérité les Japonais nous remercient :
 Notre bombe a sauvé des vies.”
 Le “si” fait digérer les justifications.
 Sans tous ces morts ce serait pire, nous dit-on.
 Maintenant, la boîte de Pandore est ouverte...
 Docteur Tant Pis, l’humanité va à sa perte !

25 La Poule aux œufs d’or

L’avarice perd tout en voulant tout gagner.
 Je ne veux, pour le témoigner,
 Que celui dont la poule, à ce que dit la fable,
 Pondait tous les jours un œuf d’or.
 Il crut que dans son corps elle avait un trésor.
 Il la tua, l’ouvrit, et la trouva semblable
 À celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
 S’étant lui-même ôté le plus beau de son bien.

Belle leçon pour les gens chiches :
 Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
 Qui du soir au matin sont pauvres devenus
 Pour vouloir trop tôt être riches !

La poule aux yeux d’or

Un fermier possédait une poule pondeuse.
 Avec ses œufs l’omelette était délicieuse.
 Hélas, l’âge venant, après un dernier œuf,
 Aussi gros et goûteux qu’un neuf,

La cigale et la télé

Notre poule prend sa retraite ;
 Au lieu de lui faire une fête :
 “A l’est pu bonne à rin, van dieux”, dit le fermier ;
 “J’men va la fout’ à la marmite et la bouffer
 Avé du riz, des navets, des oignons, des carottes...
 Viens donc voir papa, ma cocotte !”
 Il la pose sur ses genoux,
 S’apprête à lui tordre le cou.
 Or, observant ses yeux dorés, il imagine
 Ce qu’elle voit : un géant dans une cuisine ;
 Derrière la vitre un ciel bleu,
 Tâché de nuages laiteux ;
 Des oiseaux qui battent des ailes
 Et chantent dans le vent : “Coucou, la vie est belle !”
 Il ne veut pas de ce spectacle la priver :
 Jusqu’à la fin chacun devrait pouvoir aller.
 “Achève, lui dit-il, ton âge ;
 Moi je grignote un bout d’fromage.”

26 L’Ours et les deux Compagnons

Deux compagnons pressés d’argent
 À leur voisin fourreur vendirent
 La peau d’un ours encor vivant,
 Mais qu’ils tueraient bientôt, du moins à ce qu’ils dirent.
 C’était le roi des ours au compte de ces gens.
 Le marchand à sa peau devait faire fortune.
 Elle garantirait des froids les plus cuisants,
 On en pourrait fourrer plutôt deux robes qu’une.
 Dindenaut prisait moins ses moutons qu’eux leur ours :
 Leur, à leur compte, et non à celui de la bête.
 S’offrant de la livrer au plus tard dans deux jours,

La cigale et la télé

Ils conviennent de prix, et se mettent en quête,
 Trouvent l'ours qui s'avance, et vient vers eux au trot.
 Voilà mes gens frappés comme d'un coup de foudre.
 Le marché ne tint pas ; il fallut le résoudre :
 D'intérêts contre l'ours, on n'en dit pas un mot.
 L'un des deux compagnons grimpe au faite d'un arbre ;
 L'autre, plus froid que n'est un marbre,
 Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent,
 Ayant quelque part ouï dire
 Que l'ours s'acharne peu souvent
 Sur un corps qui ne vit, ne meut, ni ne respire.
 Seigneur Ours, comme un sot, donna dans ce panneau.
 Il voit ce corps gisant, le croit privé de vie,
 Et de peur de supercherie
 Le tourne, le retourne, approche son museau,
 Flaire aux passages de l'haleine.
 "C'est, dit-il, un cadavre ; ôtons-nous, car il sent."
 À ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.
 L'un de nos deux marchands de son arbre descend,
 Court à son compagnon, lui dit que c'est merveille
 Qu'il n'ait eu seulement que la peur pour tout mal.
 "Eh bien, ajouta-t-il, la peau de l'animal ?
 Mais que t'a-t-il dit à l'oreille ?
 Car il s'approchait de bien près,
 Te retournant avec sa serre.
 – Il m'a dit qu'il ne faut jamais.
 Vendre la peau de l'ours qu'on ne l'ait mis par terre."

Le coup de patte de l'ours

 "C'est une de ces sales bêtes
 Qui envahissent la planète,"
 Se dit l'ours. "Il est mort, je crois. Bon débarras !"

La cigale et la télé

Je vais quand même vérifier...” D’un coup de patte,
 Il arrache la tête et l’envoie à vingt pas.
 Comme un melon trop mûr en tombant elle éclate.
 C’est affreux ! Écœuré, l’ours tourne les talons,
 Trotte jusqu’au torrent pour pêcher le saumon.

Attendez donc, si vous voulez faire le mort :
 Le temps se chargera de vous mener au port.

27 Le Cochet, le Chat et le Souriceau

Un souriceau tout jeune, et qui n’avait rien vu,
 Fut presque pris au dépourvu.
 Voici comme il conta l’aventure à sa mère :
 “J’avais franchi les monts qui bornent cet État,
 Et trottais comme un jeune rat
 Qui cherche à se donner carrière,
 Lorsque deux animaux m’ont arrêté les yeux :
 L’un doux, bénin et gracieux,
 Et l’autre turbulent, et plein d’inquiétude.
 Il a la voix perçante et rude,
 Sur la tête un morceau de chair,
 Une sorte de bras dont il s’élève en l’air
 Comme pour prendre sa volée,
 La queue en panache étalée.”
 Or c’était un cochet dont notre souriceau
 Fit à sa mère le tableau,
 Comme d’un animal venu de l’Amérique.
 “Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
 Faisant tel bruit et tel fracas,
 Que moi, qui grâce aux dieux, de courage me pique,
 En ai pris la fuite de peur,

La cigale et la télé

Le maudissant de très bon cœur.
 Sans lui j'aurais fait connaissance
 Avec cet animal qui m'a semblé si doux.
 Il est velouté comme nous,
 Marqueté, longue queue, une humble contenance ;
 Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant :
 Je le crois fort sympathisant
 Avec Messieurs les Rats ; car il a des oreilles
 En figure aux nôtres pareilles.
 Je l'allais aborder, quand d'un son plein d'éclat
 L'autre m'a fait prendre la fuite.
 – Mon fils, dit la souris, ce doucet est un chat,
 Qui sous son minois hypocrite
 Contre toute ta parenté
 D'un malin vouloir est porté.
 L'autre animal tout au contraire
 Bien éloigné de nous mal faire,
 Servira quelque jour peut-être à nos repas.
 Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
 Garde-toi, tant que tu vivras,
 De juger des gens sur la mine.”

Le piège à souris

“Oh, maman, dit le souriceau,
 J'ai trouvé là-bas du fromage, un beau morceau,
 Non pas dissimulé au fond d'une cachette,
 Mais posé joliment dessus une tablette.
 Bien sûr, je ne l'ai pas mangé ;
 Il est pour toi, maman, tu as priorité !
 – Mon fils, ce n'est pas une table,
 Plutôt un piège redoutable.
 Approche ta moustache : un fer va d'un seul coup

La cigale et la télé

S’abattre et te briser le cou...”

Heureusement les souriceaux ne parlent guère ;
Tous se laissent tenter par un bout de gruyère.
J’en ai capturé plus de vingt : des noirs, des gris,
Des naïfs, des méfiants, des grands et des petits.

Ainsi, quand je pars à la chasse,
Tous les rongeurs chez moi trépassent.

La gent souris (ou quelque dieu farceur)

Conçut une vengeance diabolique,
Sous la forme d’un mulot mécanique

Relié à mon ordinateur.

À force de guider ce stupide animal,

J’ai l’épaule qui me fait mal...

La douleur s’accroît, c’est horrible ;

Le moindre mouvement devient vraiment pénible.

Je ne peux même plus me coucher sans souffrir ;

Il n’est pas question de dormir.

Je me lève pour avaler une aspirine ;

Je jette un œil dans la cuisine,

Juste pour vérifier que le piège est armé.

Toi que j’ai vue hier, je m’en vais t’attraper...

Ah, vous l’aurez voulu, c’est la lutte finale !

Je la repousserai, cette attaque infernale ;

Je gagnerai cette bataille de Paris :

Mort aux souris !

28 Le Lièvre et la Tortue

Rien ne sert de courir : il faut partir à point.

Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

“Gageons, dit celle-ci que vous n’atteindrez point

La cigale et la télé

Sitôt que moi ce but. – Sitôt ? êtes-vous sage ?

Repartit l'animal léger.

Ma commère, il vous faut purger

Avec quatre grains d'ellébore.

– Sage ou non, je parie encore.”

Ainsi fut fait : et de tous deux

On mit près du but les enjeux.

Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,

Ni de quel juge l'on convint.

Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire :

J'entends, de ceux qu'il fait lorsque, près d'être atteint,

Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes,

Et leur fait arpenter les landes.

Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,

Pour dormir, et pour écouter

D'où vient le vent, il laisse la tortue

Aller son train de sénateur.

Elle part, elle s'évertue,

Elle se hâte avec lenteur.

Lui cependant méprise une telle victoire.

Tient la gageure à peu de gloire,

Croit qu'il y va de son honneur

De partir tard. Il broute, il se repose,

Il s'amuse à toute autre chose

Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit

Que l'autre touchoit presque au bout de la carrière,

Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit

Furent vains : la tortue arriva la première.

“Eh bien ! lui cria-t-elle, avois-je pas raison ?

De quoi vous sert votre vitesse ?

Moi l'emporter ! Et que seroit-ce

Si vous portiez une maison ?”

La cigale et la télé

La tortue n'a pas tort

Une vieille tortue, personne sérieuse,
 Donneuse de leçons et même radoteuse,
 Au lièvre nonchalant adresse quelques mots :
 “L’avenir appartient, jeune homme, aux lève-tôt.”
 Mais le dandy ne l’entend pas de cette oreille :
 “Quand j’ai sommeil, je dors, et puis je me réveille
 Juste à temps. À chacun ses goûts !”
 Pour faire un monde il faut de tout.
 Nous n’avons pas besoin d’accorder l’avantage
 À l’un plutôt qu’à l’autre de nos personnages.
 Retenez seulement, si vous aimez dormir
 Qu’un lièvre paresseux doit apprendre à courir.

29 Le Chien qui lâche sa proie pour l’ombre

Chacun se trompe ici-bas.
 On voit courir après l’ombre
 Tant de fous, qu’on n’en sait pas
 La plupart du temps le nombre.
 Au chien dont parle Esope il faut les renvoyer.
 Ce chien, voyant sa proie en l’eau représentée,
 La quitta pour l’image, et pensa se noyer ;
 La rivière devint tout d’un coup agitée.
 À toute peine il regagna les bords,
 Et n’eut ni l’ombre ni le corps.

La boîte aux reflets

La Fontaine serait bien étonné :
 Les gens passent leur temps à contempler

La cigale et la télé

De vains reflets s'agitant en grand nombre
 Derrière un écran. Rejoindre ces ombres,
 Tel est bien leur plus cher désir.
 Reflets ils veulent devenir !
 Ceux qui y vont sont fiers comme Baptiste :
 "Vous m'avez vu ? Enfin j'existe !"

30 Le Héron

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
 Le héron au long bec emmanché d'un long cou.
 Il côtoyait une rivière.
 L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
 Ma commère la carpe y faisait mille tours
 Avec le brochet son compère.
 Le héron en eût fait aisément son profit :
 Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre ;
 Mais il crut mieux faire d'attendre
 Qu'il eût un peu plus d'appétit.
 Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
 Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau
 S'approchant du bord vit sur l'eau
 Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
 Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux
 Et montrait un goût dédaigneux
 Comme le rat du bon Horace.
 "Moi des tanches ? dit-il ; moi, héron, que je fasse
 Une si pauvre chère ? Et pour qui me prend-on ?"
 La tanche rebutée il trouva du goujon.
 "Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un héron !
 J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux Dieux ne plaise !"
 Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon

La cigale et la télé

Qu'il ne vit plus aucun poisson.
 La faim le prit, il fut tout heureux et tout aise
 De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
 Les plus accommodants ce sont les plus habiles :
 On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
 Gardez-vous de rien dédaigner.

Limaces

De nos jours les hérons deviennent si gloutons
 Avec leurs grands bateaux, leurs filets et leurs nasses
 Que bientôt ils auront pêché tous les poissons.
 Dans les poissonneries on vendra des limaces.

31 Le Coche et la Mouche

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
 Et de tous les côtés au soleil exposé,
 Six forts chevaux tiraient un coche.
 Femmes, moine, vieillards, tout était descendu.
 L'attelage suait, soufflait, était rendu.
 Une mouche survient, et des chevaux s'approche ;
 Prétend les animer par son bourdonnement ;
 Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
 Qu'elle fait aller la machine,
 S'assied sur le timon, sur le nez du cocher ;
 Aussitôt que le char chemine,
 Et qu'elle voit les gens marcher,
 Elle s'en attribue uniquement la gloire ;
 Va, vient, fait l'empressée ; il semble que ce soit
 Un sergent de bataille allant en chaque endroit

La cigale et la télé

Faire avancer ses gens, et hâter la victoire.

La mouche en ce commun besoin
Se plaint qu'elle agit seule, et qu'elle a tout le soin ;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.

Le moine disait son bréviaire ;
Il prenait bien son temps ! Une femme chantait ;
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait !
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.

Après bien du travail le coche arrive au haut.
Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Ça, Messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine.

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,
S'introduisent dans les affaires :
Ils font partout les nécessaires,
Et, partout importuns, devraient être chassés.

L'aile de la mouche

Dame mouche énerve si bien les six chevaux,
Voletant, bourdonnant, explorant les naseaux,
Que l'un se cabre et l'autre rue :
Le coche se renverse ; il faudrait une grue
Pour le relever. Le cocher,
Furieux : "Je rends mon tablier !
Dès demain, je vais à la ville
Acheter un de ces chariots automobiles.
C'est bruyant, ça crache un gaz à l'odeur infecte,
Mais ça ne craint pas les insectes.
L'homme est sensé ; tous ses amis
Renoncent au fouet, comme lui.
Partout, les nouveaux véhicules

La cigale et la télé

Ronronnent, klaxonnent, circulent.
 Palefreniers, carrossiers, ferroniers, charrons
 Se convertissent au moteur à explosion.
 Pour trouver du pétrole on éventre la terre,
 On attaque un pays, on provoque une guerre.
 Bientôt, les gaz d'échappement
 Montent au ciel et font écran,
 D'où une élévation de la température
 Qui déboussole la Nature.
 Hélas, à quelle conclusion
 Mèneront ces perturbations ?

Une mouche a battu des ailes,
 Par sa faute aujourd'hui la banquise dégèle.

32 La Laitière et le Pot au lait

Perrette sur sa tête ayant un pot au lait
 Bien posé sur un coussinet,
 Prétendait arriver sans encombre à la ville.
 Légère et court vêtue elle allait à grands pas ;
 Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
 Cotillon simple, et souliers plats.
 Notre laitière ainsi troussée
 Comptait déjà dans sa pensée
 Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
 Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée ;
 La chose allait à bien par son soin diligent.
 "Il m'est, disait-elle, facile,
 D'élever des poulets autour de ma maison :

La cigale et la télé

Le Renard sera bien habile,
 S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
 Le porc à s'engraisser coûtera peu de son ;
 Il était quand je l'eus de grosseur raisonnable :
 J'aurai le revendant de l'argent bel et bon.
 Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
 Vu le prix dont il est, une vache et son veau,
 Que je verrai sauter au milieu du troupeau ?"
 Perrette là-dessus saute aussi, transportée.
 Le lait tombe ; adieu veau, vache, cochon, couvée ;
 La dame de ces biens, quittant d'un œil marri
 Sa fortune ainsi répandue,
 Va s'excuser à son mari
 En grand danger d'être battue.
 Le récit en farce en fut fait ;
 On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne ?
 Qui ne fait châteaux en Espagne ?
 Picrochole, Pyrrhus, la laitière, enfin tous,
 Autant les sages que les fous ?
 Chacun songe en veillant, il n'est rien de plus doux :
 Une flatteuse erreur emporte alors nos âmes :
 Tout le bien du monde est à nous,
 Tous les honneurs, toutes les femmes.
 Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi ;
 Je m'écarte, je vais détrôner le Sophi ;
 On m'élit roi, mon peuple m'aime ;
 Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant :
 Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même ;
 Je suis gros Jean comme devant.

La cigale et la télé

Le romancier et le thé au lait

Pierrot écrit une nouvelle,
 Choisit ses mots afin que la langue soit belle,
 Invente une intrigue, des rebondissements,
 Des personnages fascinants,
 Révise son récit, le relit et l’admire,
 S’émeut, puis éclate de rire...
 “Si j’en écris plusieurs de cette qualité,
 Dit-il, un éditeur voudra les publier.
 Ensuite, je ferai plus long :
 Un roman, ma grande ambition !
 Même s’il n’est pas formidable,
 Il vaudra bien les trucs minables
 Que l’on édite tous les jours.
 Je gagnerai le prix Goncourt !
 Moi qui ai végété longtemps dans les ténèbres,
 Je deviendrai riche et célèbre.
 On m’interviewe, on me traduit,
 On me lit dans tous les pays !
 Le cinéma me sollicite,
 À Hollywood Spielberg m’invite.
 Je reçois des milliers de lettres et de mels,
 Et puis enfin : le prix Nobel !”
 Se voyant à Stockholm devant l’académie,
 Pierrot prononce son discours et remercie
 Tous ses lecteurs, qui aiment tant
 Ses romans.
 Il s’échauffe, il s’enflamme, il s’y croit, joint le geste
 À la parole et hop ! la manche de sa veste
 Renverse un pot de thé au lait
 Que sur son bureau il venait
 De poser. Aspergé, l’ordinateur grésille,

La cigale et la télé

Crache des étincelles, grille

Et s'éteint.

Horreur ! Du disque dur il ne reste plus rien.
 Bien sûr, notre Pierrot (ou avait-il la tête ?)
 N'a pas sauvegardé son fichier sur disquette.
 "Adieu Spielberg, Goncourt, Nobel, célébrité,
 Je ne passerai pas à la postérité !"

33 Le Chat, la Belette, et le petit Lapin

Du palais d'un jeune lapin

Dame Belette un beau matin

S'empara ; c'est une rusée.

Le Maître étant absent, ce lui fut chose aisée.

Elle porta chez lui ses pénates un jour

Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour,

Parmi le thym et la rosée.

Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,

Janot Lapin retourne aux souterrains séjours.

La belette avait mis le nez à la fenêtre.

"Ô Dieux hospitaliers, que vois-je ici paraître ?

Dit l'animal chassé du paternel logis :

Ô là, Madame la belette,

Que l'on déloge sans trompette,

Ou je vais avertir tous les rats du pays."

La Dame au nez pointu répondit que la terre

Était au premier occupant.

C'était un beau sujet de guerre

Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant.

"Et quand ce serait un royaume

Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi

En a pour toujours fait l'octroi

À Jean fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,

Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi."

Jean Lapin alléguait la coutume et l'usage :

"Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis

La cigale et la télé

Rendu maître et seigneur, et qui de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.

Le premier occupant est-ce une loi plus sage ?

– Or bien sans crier davantage,

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis.”

C'était un chat vivant comme un dévot ermite,

Un chat faisant la chattemite,

Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,

Arbitre expert sur tous les cas.

Jean Lapin pour juge l'agrée.

Les voilà tous deux arrivés

Devant sa majesté fourrée.

Grippeminaud leur dit : “Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause.”

L'un et l'autre approcha ne craignant nulle chose.

Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,

Grippeminaud le bon apôtre

Jetant des deux côtés la griffe en même temps,

Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre.

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois

Les petits souverains se rapportant aux rois.

L'auberge Greif

Mon père, ayant déjà plus de quatre-vingts ans,

De sa Honda prend le volant

Pour revoir sa maison, depuis longtemps quittée.

Qu'espère-t-il trouver après cinquante années ?

Avec son passager, son brave compagnon,

L'ami de ses vieux jours, son chien roux : Obéron,

Il traverse l'Europe. Au bout d'une semaine,

Ils arrivent enfin à Sambir, en Ukraine.

Le siècle avait cinq ans. C'est là-bas, aux confins

De l'immense empire autrichien,

La cigale et la télé

Que mon père est venu au monde.
 Son regard était bleu, sa chevelure blonde,
 Comme pour affirmer : “Moi, juif ? Oh, pas vraiment...
 Vous voyez bien que je ressemble aux autres gens !”

Bientôt, avec la grande guerre,
 L’empire s’est brisé comme un rêve de verre.
 Le pays s’appelait Pologne de nouveau.

Mon père apprenait le piano,
 Puis il a étudié la médecine en France.
 Il revenait l’été pour passer ses vacances.
 Une autre guerre a commencé. Les Allemands
 Ont emmené les juifs en camion dans des camps :
 Ses parents et sa sœur, sa cousine mignonne,
 Son neveu le matheux – des milliers de personnes.
 “Je n’irai plus jamais”, disait-il. “À quoi bon ?
 Je n’ai plus aucun lien avec cette région.”

D’ailleurs, après les temps tragiques,
 La ville appartenait à l’Union Soviétique.

Mon père dans les rues de Sambir roule au pas.
 Des foules fascinées admirent la Honda.
 Le rêve de chacun : une auto japonaise !
 Il s’arrête rue Batory, numéro seize.
 La maison a changé. Le crépi n’est pas beau.

C’est un immeuble de bureaux.
 Aux employés, timidement, il se présente :
 “Il y avait ici une auberge importante,
 Célèbre pour sa bière et son saucisson. Bref,

On l’appelait l’auberge Greif !
 C’était au temps de la Pologne, avant la guerre...
 Et moi je suis le fils de son propriétaire.”
 Les employés surpris voient ce lapin chenu
 De si loin dans l’espace et le temps revenu.
 Le vieux demande-t-il qu’on rembourse une dette ?

La cigale et la télé

À qui la réclamer ? Qui donc est la belette ?
 Cet immeuble volé jadis par les nazis,
 Ensuite le parti communiste l'a pris.
 Il appartient peut-être aux spectres qui le hantent
 Et gémissent parfois la nuit dans les soupentes.

Des Allemands, des Ukrainiens,
 Mon vieux père n'attendait rien ;
 Il désirait revoir sa province orientale
 Et puis prendre congé de sa maison natale.

34 Le Savetier et le Financier

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
 C'était merveilles de le voir,
 Merveilles de l'ouïr ; il faisait des passages,
 Plus content qu'aucun des sept sages.
 Son voisin au contraire, étant tout cousu d'or,
 Chantait peu, dormait moins encor.
 C'était un homme de finance.
 Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
 Le savetier alors en chantant l'éveillait,
 Et le financier se plaignait,
 Que les soins de la Providence
 N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
 Comme le manger et le boire.
 En son hôtel il fait venir
 Le chanteur, et lui dit : "Or çà, sire Grégoire,
 Que gagnez-vous par an ? – Par an ? Ma foi, Monsieur,
 Dit avec un ton de rieur,
 Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
 De compter de la sorte ; et je n'entasse guère

La cigale et la télé

Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
 J'attrape le bout de l'année :
 Chaque jour amène son pain.

– Eh bien que gagnez-vous, dites-moi, par journée ?
 – Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours ;
 (Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes,)
 Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
 Qu'il faut chômer ; on nous ruine en fêtes.
 L'une fait tort à l'autre ; et Monsieur le curé
 De quelque nouveau saint charge toujours son prône.”
 Le financier riant de sa naïveté
 Lui dit : “Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
 Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
 Pour vous en servir au besoin.”
 Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
 Avait depuis plus de cent ans
 Produit pour l'usage des gens.

Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
 L'argent et sa joie à la fois.
 Plus de chant ; il perdit la voix

Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
 Le sommeil quitta son logis,
 Il eut pour hôtes les soucis,
 Les soupçons, les alarmes vaines.

Tout le jour il avait l'œil au guet ; Et la nuit,
 Si quelque chat faisait du bruit,
 Le chat prenait l'argent : À la fin le pauvre homme
 S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus !
 “Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
 Et reprenez vos cent écus.”

La cigale et la télé

Riche en chantant

Aujourd'hui nous avons toujours des financiers,
 Mais plus guère de savetiers.
 Les artisans joyeux, amateurs de musique,
 Font du boucan avec des boîtes électriques.
 Ceux qui savent chanter gagnent beaucoup d'argent
 En chantant !

35 Le Gland et la Citrouille

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
 En tout cet univers, et l'aller parcourant,
 Dans les citrouilles je la treuve.
 Un villageois considérant,
 Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
 "À quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
 Il a bien mal placé cette citrouille-là !
 Hé parbleu ! Je l'aurais pendue
 À l'un des chênes que voilà.
 C'eût été justement l'affaire ;
 Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
 C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
 Au conseil de celui que prêche ton curé :
 Tout en eût été mieux ; car pourquoi, par exemple,
 Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
 Ne pend-il pas en cet endroit ?
 Dieu s'est mépris : plus je contemple
 Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
 Que l'on a fait un quiproquo."
 Cette réflexion embarrassant notre homme :
 "On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit."
 Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.

La cigale et la télé

Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
 Il s'éveille ; et portant la main sur son visage,
 Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
 Son nez meurtri le force à changer de langage ;
 "Oh, oh, dit-il, je saigne ! et que serait-ce donc
 S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,
 Et que ce gland eût été gourde ?
 Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison ;
 J'en vois bien à présent la cause."
 En louant Dieu de toute chose,
 Garo retourne à la maison.

La pomme

Assis sous un arbre, un autre homme
 Reçoit sur le nez une pomme.
 Il réfléchit à l'attraction,
 Calcule l'accélération,
 Mesure avec soin les distances ;
 Bref, il fait avancer la science.
 Il cherche à comprendre les cieux,
 Mais il n'a pas besoin de Dieu.

36 L'Huître et les Plaideurs

Un jour deux pèlerins sur le sable rencontrent
 Une huître que le flot y venait d'apporter :
 Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent ;
 À l'égard de la dent il fallut contester.
 L'un se baissait déjà pour amasser la proie ;
 L'autre le pousse, et dit : "Il est bon de savoir
 Qui de nous en aura la joie.
 Celui qui le premier a pu l'apercevoir

La cigale et la télé

En sera le gobeur ; l'autre le verra faire.
 – Si par là on juge l'affaire,
 Reprit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci.
 – Je ne l'ai pas mauvais aussi,
 Dit l'autre, et je l'ai vue avant vous, sur ma vie.
 – Eh bien ! vous l'avez vue, et moi je l'ai sentie.”
 Pendant tout ce bel incident,
 Perrin Dandin arrive : ils le prennent pour juge.
 Perrin fort gravement ouvre l'huître, et la gruge,
 Nos deux Messieurs le regardant.
 Ce repas fait, il dit d'un ton de président :
 “Tenez, la cour vous donne à chacun une écaille
 Sans dépens, et qu'en paix chacun chez soi s'en aille.”

Mettez ce qu'il en coûte à plaider aujourd'hui ;
 Comptez ce qu'il en reste à beaucoup de familles ;
 Vous verrez que Perrin tire l'argent à lui,
 Et ne laisse aux plaideurs que le sac et les quilles.

Les boulettes

Sur une plage échouent des bouses de goudron.
 Personne aux riverains ne demande pardon.
 Nous trouverons, se jurent-ils, le responsable
 De cette pollution des plus abominables !
 Un pétrolier a fait naufrage ;
 Faut-il accuser l'équipage ?
 Marins recrutés n'importe où,
 Histoire d'abaisser les coûts.
 “Pas nous ! Voyez plutôt”, prétend le capitaine,
 “Et l'âge du raffiot et le manque de veine.
 Il circule d'ailleurs sur tous les océans

La cigale et la télé

Des navires pas plus vaillants.”
 Masqué derrière un pavillon de complaisance,
 L’armateur se défend de toute négligence :
 “Pour la coque rouillée, quelqu’un a délivré
 Un certificat de navigabilité.”

Une compagnie pétrolière,
 Ayant trouvé de l’autre côté de la terre
 Cent mille tonnes de fioul lourd,
 Affrête le bateau. Pendant qu’il fait le tour
 De l’Afrique, une bonne occasion se présente :
 Une autre compagnie, un accord, une vente...
 La cargaison change de main.
 Qu’en dites-vous, Perrin Dandin ?
 Les éleveurs d’huîtres, qui les dédommage ?
 Et qui va nettoyer la plage ?

37 Le Singe

Il est un singe dans Paris
 À qui l’on avait donné femme.
 Singe en effet d’autres maris,
 Il la battait ; la pauvre dame
 En a tant soupiré qu’enfin elle n’est plus.
 Leur fils se plaint d’étrange sorte,
 Il éclate en cris superflus ;
 Le père en rit, sa femme est morte.
 Il a déjà d’autres amours
 Que l’on croit qu’il battra toujours.
 Il hante la taverne, et souvent il s’enivre.
 N’attendez rien de bon du peuple imitateur,
 Qu’il soit singe, ou qu’il fasse un livre.
 La pire espèce, c’est l’auteur.

La cigale et la télé

Les plagiaires

La Fontaine, quand il se moque des auteurs

Imitateurs,

À qui donc fait-il référence ?

Molière imite les latins Plaute et Térence ;

Jean Racine copie Euripide le Grec

Et Corneille a trouvé l'inspiration chez Lope

De Vega. Donneur de leçons, de coups de bec,

La Fontaine lui-même a beaucoup lu Esope.

Mais je pose la vraie question :

À la fin, le texte est-il bon ?

Bien souvent une œuvre imitée

Est meilleure qu'une inventée,

Car comme chacun sait, nous devenons plus grands

En nous hissant sur les épaules d'un géant.

Eh oui, j'ai singé La Fontaine

Sans ressentir aucune gêne.

Si vous trouvez mes vers maladroits et bancals

Ne lisez que l'original !

La cigale et la télé

Les fables ci-dessous n'ont pas été retenues pour le livre *La cigale et la télé*, qui était publié dans la collection *Neuf*, destinée aux enfants de neuf ans peut-être. Je me souviens assez vaguement de ce que mon éditrice m'a dit : elles sont trop difficiles, ou bien ne conviennent pas à de jeunes enfants, ou sont moins réussies que les autres.

1 Les deux mulets

Deux mulets cheminaient, l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle.
Celui-ci, glorieux d'une charge si belle,
N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
 Il marchait d'un pas relevé,
 Et faisait sonner sa sonnette :
 Quand l'ennemi se présentant,
 Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc une troupe se jette,
 Le saisit au frein et l'arrête.
 Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups : il gémit, il soupire.
"Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis ?
Ce mulet qui me suit du danger se retire,
 Et moi j'y tombe, et je péris.
 – Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi,
 Tu ne serais pas si malade."

Le mulet malgré lui

 "Pas de diplôme, mon garçon ?
 Je cherche un convoyeur de fonds.
– Oh non ! Je ne suis pas candidat au suicide.
– Mais tu ne risques rien, la voiture est solide.

La cigale et la télé

Elle ne craint ni grenade ni bazooka.”
 Comment gagner sa vie ? Il a faim, pauvre gars.
 “Et pense aussi que ce blindage
 Te tient à l’abri du chômage !”
 De banque en banque il va dans son fourgon d’acier ;
 Dans un étui de cuir il porte un pistolet.
 Les bandits ne sont pas si bêtes :
 Ils tirent au lance-roquettes.
 Notre homme bientôt perd la foi :
 “Merci bien... Continuez sans moi !
 J’ai assez transporté d’artiche,
 De pognon, de radis, d’oseille pour les riches.
 Je ne veux plus guetter dans le rétroviseur,
 Attendre et redouter l’attaque des braqueurs...”

Voulant se changer les idées
 Il s’en va visiter de lointaines contrées.
 Là-bas, quand on charge un mulet d’objets précieux,
 On craint qu’il devienne nerveux,
 Qu’il tremble ou soit pris d’un fou-rire,
 Donc on s’abstient de rien lui dire...
 Détendu, bronzé, sans souci,
 Un jour l’homme arrive à Roissy,
 Regrettant le soleil dans l’aube froide et grise.
 Les douaniers, soupçonneux : “Ouvrez votre valise.
 Voyons... Tiens tiens, un double fond !
 – Quoi ? La valise, un double fond ? Bien sûr que non !
 – Et là, ces sacs de poudre fine :
 Du sucre blanc ? De la farine ?
 Allo, chef, nous tenons un sale individu...
 – Mais je n’y comprends rien. C’est un malentendu !
 – Vous vous expliquerez devant le capitaine.
 – Écoutez-moi... J’ai rencontré, l’autre semaine...”

La cigale et la télé

Une femme très bien... Son père est gouverneur.
 Elle m'a confié la valise pour sa sœur.
 – Sa sœur ? Je vois. Cette personne,
 Connaissez-vous son adresse ou son téléphone ?
 – C'est elle qui doit m'appeler.
 – Eh oui... Nous n'avons plus qu'à classer le dossier !
 Quant à vous, mon gaillard, au fond d'une cellule
 Cent mille fois vous copierez le mot *crédule*.”

2 L'Hirondelle et les petits Oiseaux

Une hirondelle en ses voyages
 Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
 Peut avoir beaucoup retenu.
 Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
 Et devant qu'ils fussent éclos,
 Les annonçait aux matelots.
 Il arriva qu'au temps que le chanvre se sème,
 Elle vit un manant en couvrir maints sillons.
 “Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
 Je vous plains ; car pour moi, dans ce péril extrême,
 Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
 Voyez-vous cette main qui par les airs chemine ?
 Un jour viendra, qui n'est pas loin,
 Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
 De là naîtront engins à vous envelopper,
 Et lacets pour vous attraper,
 Enfin mainte et mainte machine
 Qui causera dans la saison
 Votre mort ou votre prison :
 Gare la cage ou le chaudron !
 C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,

La cigale et la télé

Mangez ce grain, et croyez-moi.”

Les oiseaux se moquèrent d’elle :

Ils trouvaient aux champs trop de quoi.

Quand la chènevière fut verte,

L’hirondelle leur dit : “Arrachez brin à brin

Ce qu’a produit ce maudit grain,

Ou soyez sûrs de votre perte.

– Prophète de malheur, babillarde, dit-on,

Le bel emploi que tu nous donnes !

Il nous faudrait mille personnes

Pour éplucher tout ce canton.”

La chanvre étant tout à fait crue,

L’hirondelle ajouta : “Ceci ne va pas bien ;

Mauvaise graine est tôt venue.

Mais puisque jusqu’ici l’on ne m’a crue en rien,

Dès que vous verrez que la terre

Sera couverte, et qu’à leurs blés

Les gens n’étant plus occupés

Feront aux oisillons la guerre ;

Quand reginglettes et réseaux

Attraperont petits oiseaux,

Ne volez plus de place en place,

Demeurez au logis, ou changez de climat :

Imitez le canard, la grue, et la bécasse.

Mais vous n’êtes pas en état

De passer, comme nous, les déserts et les ondes,

Ni d’aller chercher d’autres mondes ;

C’est pourquoi vous n’avez qu’un parti qui soit sûr :

C’est de vous renfermer aux trous de quelque mur.”

Les oisillons, las de l’entendre,

Se mirent à jaser aussi confusément

Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre

Ouvrait la bouche seulement.

La cigale et la télé

Il en prit aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

Cassandra

Les gens décident de fumer,
De se saouler, de se droguer,
De conduire en état d'ivresse,
De foncer à toute vitesse.

Quand l'accident survient, le cancer, la mort lente,
Ils ne sont pas contents sur leur chaise roulante.

“Personne ne m'a prévenu !

Ça fait mal ! Ah, si j'avais su !”

S'estimant innocents, ils accusent Cassandra :

“Son discours est confus, je ne pouvais l'entendre...”

Rien ne sert d'annoncer aux imprudents leur sort :
On dit qu'inconsciemment ils désirent la mort.

3 La Mort et le Bûcheron

Un pauvre bûcheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?

La cigale et la télé

Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
 Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
 Le créancier, et la corvée
 Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
 Il appelle la mort, elle vient sans tarder,
 Lui demande ce qu'il faut faire
 "C'est, dit-il, afin de m'aider
 À recharger ce bois ; tu ne tarderas guère."

Le trépas vient tout guérir ;
 Mais ne bougeons d'où nous sommes.
 Plutôt souffrir que mourir,
 C'est la devise des hommes.

Le moribond

Sur un lit d'hôpital repose un moribond.
 Le serpent translucide de la perfusion
 Nourrit son maigre corps, sec comme une momie ;
 Tuyaux et appareils le maintiennent en vie.
 Il s'est mis à fumer quand il avait treize ans,
 A tenté d'arrêter deux-trois fois, mollement.
 Ses poumons sont rongés, il respire à grand-peine,
 Il tête goulument le précieux oxygène.
 Il n'a plus besoin de tabac,
 Car les métastases déjà
 Remontent tout le long de sa moëlle épinière :
 Le cerveau est atteint, c'est la phase dernière.
 Il oublie sa femme et ses enfants, ses impôts,
 Sa béhemme, son appartement, ses tableaux.
 "Docteur, je vous en prie, un peu plus de morphine !
 Je souffre affreusement, la douleur m'assassine !"

La cigale et la télé

Ô ma mort, je te vois, je ne puis t'échapper,
 Approche-toi plus vite, à quoi bon retarder
 Le dernier acte fatidique
 De cette farce dramatique.

Le trépas vient tout guérir,
 Tôt ou tard il nous emporte.
 Qui veut souffrir, qui mourir ?
 À la fin, peu importe.

4 Le Coq et la Perle

Un jour un coq détourna
 Une perle, qu'il donna
 Au beau premier lapidaire.
 "Je la crois fine, dit-il ;
 Mais le moindre grain de mil
 Serait bien mieux mon affaire."

Un ignorant hérita
 D'un manuscrit, qu'il porta
 Chez son voisin le libraire.
 "Je crois, dit-il, qu'il est bon ;
 Mais le moindre ducaton
 Serait bien mieux mon affaire."

L'huître prolétaire

Chaque phrase est polie comme perle nacrée :
 Mots choisis, chatoyants, images irisées.

Quand je porte mon manuscrit
 Chez mon éditeur à Paris,

La cigale et la télé

Il m'accueille avec politesse,
 Dit : "Oui, très bien, ça m'intéresse..."
 J'ai travaillé plusieurs saisons,
 Je reçois quelques ducats.

5 Conseil tenu par les rats

Un chat, nommé Rodilardus
 Faisait de rats telle déconfiture
 Que l'on n'en voyait presque plus,
 Tant il en avait mis dedans la sépulture.
 Le peu qu'il en restait, n'osant quitter son trou,
 Ne trouvait à manger que le quart de son sou,
 Et Rodilard passait, chez la gent misérable,
 Non pour un chat, mais pour un diable.
 Or un jour qu'au haut et au loin
 Le galant alla chercher femme,
 Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame,
 Le demeurant des rats tint chapitre en un coin
 Sur la nécessité présente.
 Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente,
 Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,
 Attacher un grelot au cou de Rodilard ;
 Qu'ainsi, quand il irait en guerre,
 De sa marche avertis, ils s'enfuiraient en terre ;
 Qu'il n'y savait que ce moyen.
 Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen,
 Chose ne leur parut à tous plus salulaire.
 La difficulté fut d'attacher le grelot.
 L'un dit : "Je n'y vas point, je ne suis pas si sot" ;
 L'autre : "Je ne saurais." Si bien que sans rien faire
 On se quitta. J'ai maints chapitres vus,

La cigale et la télé

Qui pour néant se sont ainsi tenus ;
 Chapitres, non de rats, mais chapitres de moines,
 Voire chapitres de chanoines.
 Ne faut-il que délibérer,
 La cour en conseillers foisonne ;
 Est-il besoin d'exécuter,
 L'on ne rencontre plus personne.

L'ennui en réunion

J'ai exercé diverses professions :
 Ingénieur, chef de publicité, journaliste.
 J'ai assisté à maintes réunions,
 Bien préparées ou convoquées à l'improviste.
 Souvent, j'ai cru mourir d'ennui
 En écoutant un collègue, très sûr de lui,
 Parler, parler, parler pour ne rien dire ;
 Un autre s'égarer, s'embrouiller, c'est bien pire...
 Deux rivaux se quereller sans raison,
 Les flatteurs approuver ce que dit le patron.
 Nul ne remarque que je baille
 Car je sais simuler une attention sans faille.
 Je sors de ma torpeur, j'écoute un peu,
 Afin d'intervenir au moment judicieux.
 Le temps s'enfuit, la vie est brève,
 Vivement que déjà la réunion s'achève !
 On prend des décisions à appliquer bientôt.
 Mais quoi ? Dans le secret de son bureau
 Le patron, entouré de ses âmes damnées
 Les aura demain annulées.

La cigale et la télé

6 La Chauve-Souris et les deux Belettes

Une chauve-souris donna tête baissée
 Dans un nid de belette ; et sitôt qu'elle y fut,
 L'autre, envers les souris de longtemps courroucée,
 Pour la dévorer accourut.

“Quoi ? vous osez, dit-elle, à mes yeux vous produire,
 Après que votre race a tâché de me nuire !
 N'êtes-vous pas souris ? Parlez sans fiction.
 Oui, vous l'êtes, ou bien je ne suis pas belette.

– Pardonnez-moi, dit la pauvrete,
 Ce n'est pas ma profession.

Moi souris ! Des méchants vous ont dit ces nouvelles.

Grâce à l'auteur de l'univers,
 Je suis oiseau ; voyez mes ailes :
 Vive la gent qui fend les airs!”
 Sa raison plut, et sembla bonne.
 Elle fait si bien qu'on lui donne
 Liberté de se retirer.
 Deux jours après, notre étourdie
 Aveuglément se va fourrer

Chez une autre belette, aux oiseaux ennemie.

La voilà derechef en danger de sa vie.

La dame du logis avec son long museau

S'en allait la croquer en qualité d'oiseau,

Quand elle protesta qu'on lui faisait outrage :

“Moi, pour telle passer! Vous n'y regardez pas.

Qui fait l'oiseau ? c'est le plumage.
 Je suis souris : vivent les rats !
 Jupiter confonde les chats !”
 Par cette adroite repartie
 Elle sauva deux fois sa vie.

La cigale et la télé

Plusieurs se sont trouvés qui, d'écharpe changeants
 Aux dangers, ainsi qu'elle, ont souvent fait la figue.
 Le sage dit, selon les gens :
 "Vive le roi, vive la Ligue !"

Le chauve sourit

L'oiseau et la souris ont une fille ;
 La pauvre est aussi chauve qu'une bille !
 À propos de couple mal assorti,
 Il existe un plaisant récit.
 Dans un dîner mondain, une élégante
 Rencontre un homme à barbe grisonnante :
 Le grand écrivain Georges Bernard Shaw
 (Ou est-ce Einstein et Marilyn Monroe ?)
 "Pensez donc, lui dit-elle, mon cher maître,
 De notre union quel enfant pourrait naître ;
 Ah votre intelligence et ma beauté !"
 "Oui, mais madame, imaginez
 Que le pauvre reçoive, par malchance,
 Ma beauté avec votre intelligence !"

7 Le Coq et le Renard

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
 Un vieux coq adroit et matois.
 "Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
 Nous ne sommes plus en querelle :
 Paix générale cette fois.
 Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse.
 Ne me retarde point, de grâce ;
 Je dois faire aujourd'hui vingt postes sans manquer.

La cigale et la télé

Les tiens et toi pouvez vaquer
 Sans nulle crainte à vos affaires ;
 Nous vous y servirons en frères.
 Faites-en les feux dès ce soir.
 Et cependant viens recevoir
 Le baiser d'amour fraternelle.

– Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
 Apprendre une plus douce et meilleur nouvelle

Que celle

De cette paix ;

Et ce m'est une double joie

De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,

Qui, je m'assure, sont courriers

Que pour ce sujet on envoie.

Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.

Je descends ; nous pourrons nous entre-baiser tous.

– Adieu, dit le renard, ma traite est longue à faire :

Nous nous réjouirons du succès de l'affaire

Une autre fois.” Le galant aussitôt

Tire ses grègues, gagne au haut,

Mal content de son stratagème ;

Et notre vieux coq en soi-même

Se mit à rire de sa peur ;

Car c'est double plaisir de tromper le trompeur.

Croquer le coq

Voyant le renard s'approcher,

Maître coq dans son arbre veut sauter.

Las, gros et gras, il manque d'exercice,

Car petite est sa basse-cour.

Or il aperçoit un chien de police.

Sauvé ! Il crie : “Cocoricosecours !”

La cigale et la télé

Sans insister le renard file,
Laisse le chien croquer le volatile.
Je crois que dans certains pays
On craint les poulets plus que les bandits.

8 Le Lion devenu vieux

Le lion, terreur des forêts,
Chargé d'ans et pleurant son antique prouesse,
Fut enfin attaqué par ses propres sujets,
Devenus forts par sa faiblesse.
Le cheval s'approchant lui donne un coup de pied ;
Le loup un coup de dent, le bœuf un coup de corne.
Le malheureux lion, languissant, triste, et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes ;
Quand voyant l'âne même à son antre accourir :
"Ah ! c'est trop, lui dit-il ; je voulais bien mourir ;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes."

Le dernier but

Depuis dix ans le grand Léon
Homme aux dix bras, roi du ballon,
Était gardien de but de l'équipe de France.
L'âge vient... L'entraîneur remarque ses carences :
Peu à peu il devient moins bondissant, moins vif,
Hors des buts, face aux attaquants, moins agressif.
Un jeunot, Lannes, le remplace.
"Pépé ne vaut plus rien, il est à la ramasse,"
Disent ses ennemis. Faute de supporteurs,
Il part dans une équipe en division d'honneur.

La cigale et la télé

Aussitôt il secoue ses nouveaux parternaires,
 Leur dit comment jouer les coups francs, les cornères,
 Comment éviter le hors-jeu.
 Bref, il les forme de son mieux,
 Si bien qu'il emmène sa troupe
 Jusqu'en finale de la coupe
 Face aux champions de la première division.
 Il les connaît, ce sont ses anciens compagnons.
 Hélas, sa petite équipe n'est pas de taille
 À remporter telle bataille.
 Bientôt Wolf, l'ailier droit, expédie un boulet
 Au-dessus de Léon, tout au fond des filets.
 Sur un centre ajusté, Lebœuf prend de la tête...
 "Çui-là, se dit Léon, il faut que je l'arrête !"
 Eh bien non... Ainsi les buts succèdent aux buts,
 Cheval descend, dribble et feinte, lance un obus...
 Au prochain coup, Léon, furieux, veut faire obstacle :
 Il sort ; le neuf ajuste son tir, il le tacle !
 L'affaire est claire : pénalty.
 Qui va tirer ? On discute chez l'ennemi,
 Puis le gardien de but se porte volontaire.
 Léon pâlit quand s'approche cet adversaire...
 "J'ai joué trop longtemps, dit-il,
 Ces jeunes me donnent du fil
 À retordre. Mais Dieu me damne,
 Je n'accepterai pas le coup de pied de Lannes !"

9 Le petit Poisson et le Pêcheur

Petit poisson deviendra grand,
 Pourvu que Dieu lui prête vie.
 Mais le lâcher en attendant,

La cigale et la télé

Je tiens pour moi que c'est folie ;
Car de le rattraper il n'est pas trop certain.

Un carpeau qui n'était encore que fretin
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
Tout fait nombre, dit l'homme en voyant son butin ;
Voilà commencement de chère et de festin :

Mettons-le en notre gibecière.

Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :

“Que ferez-vous de moi ? je ne saurais fournir

Au plus qu'une demi-bouchée ;

Laissez-moi carpe devenir :

Je serai par vous repêchée.

Quelque gros partisan m'achètera bien cher,

Au lieu qu'il vous en faut chercher

Peut-être encor cent de ma taille

Pour faire un plat. Quel plat ? croyez-moi ; rien qui vaille.

– Rien qui vaille ? Eh bien soit, repartit le pêcheur ;

Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,

Vous irez dans la poêle ; et vous avez beau dire,

Dès ce soir on vous fera frire.”

Un *tiens* vaut, ce dit-on, mieux que deux *tu l'auras* :

L'un est sûr, l'autre ne l'est pas.

L'aigrefin et les deux poulagas

Le célèbre inspecteur Triangle

Avec le brigadier Rectangle,

Afin d'obtenir compliments,

Décorations, avancement,

A tendu une souricière

Pour capturer des gros gangstères.

La cigale et la télé

Mais qui voilà ? Jo l'aigrefin !

– Allons, les gars, je ne suis que menu fretin...

Laissez-moi repartir. Bientôt, je vous assure,

J'aurai pognon, maison, voiture,

C'est que je monte un super-coup.

On parlera de moi partout !

Quand j'aurai butiné les châteaux de la Loire,

Si vous me cravatez, pour vous deux quelle gloire !

Et je vous offrirai, messieurs,

(Pourvu que Dieu me prête vie !)

Des tableaux et bijoux précieux.

– Arrête tes bobards ! Donne-moi, je te prie

Ta ceinture en croco et ta Rolex en or.

Pour le reste, tu n'as pas tort :

Nous attendrons. Mais prends bien garde,

Que le butin promis ne tarde...

– Parole de voyou ! Quand je dis "tu l'auras",

Ça vaut "tiens", car chez nous un homme ne ment pas.

10 La montagne qui accouche

Une montagne en mal d'enfant

Jetait une clameur si haute,

Que chacun au bruit accourant

Crut qu'elle accoucherait, sans faute,

D'une Cité plus grosse que Paris :

Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette Fable

Dont le récit est menteur

Et le sens est véritable,

Je me figure un auteur

La cigale et la télé

Qui dit : “Je chanterai la guerre
 Que firent les Titans au maître du tonnerre.”
 C’est promettre beaucoup : mais qu’en sort-il souvent ?
 Du vent.

Le vent dans les montgolfières

Aujourd’hui aussi,
 La montagne accouche souvent d’une souris.
 Cela n’a aucune importance,
 Car maintenant le marketing mène la danse.
 Un budget de publicité,
 À la télévision quelques complicités,
 Transforment un roman minable
 En un livre divin, nécessaire, admirable ;
 Font du film le plus ennuyeux
 Un chef d’œuvre immortel, un régal pour les yeux.
 Un écrivain trouve géniale
 La prose d’un ami, qui lui renvoie la balle.
 Sans gêne, un réalisateur
 Vante le jeu de ses acteurs.
 Aussitôt, une comédienne
 Compare le metteur en scène
 À Chaplin, à Lang, aux plus grands
 Que jadis on nommait les titans.
 Ces compliments de vent gonflent des montgolfières
 Qui traversent le ciel et puis s’en vont, légères...

11 Phébus et Borée

Borée et le Soleil virent un voyageur
 Qui s’était muni par bonheur

La cigale et la télé

Contre le mauvais temps. (On entrait dans l'automne,
 Quand la précaution aux voyageurs est bonne.)
 Il pleut, le Soleil luit, et l'écharpe d'Iris
 Rend ceux qui sortent avertis
 Qu'en ces mois le manteau leur est fort nécessaire ;
 Les Latins les nommaient douteux pour cette affaire.
 Notre homme s'était donc à la pluie attendu :
 Bon manteau bien doublé ; bonne étoffe bien forte.
 "Celui-ci, dit le vent, prétend avoir pourvu
 À tous les accidents ; mais il n'a pas prévu
 Que je saurai souffler de sorte
 Qu'il n'est bouton qui tienne : il faudra, si je veux,
 Que le manteau s'en aille au diable.
 L'ébattement pourrait nous en être agréable :
 Vous plaît-il de l'avoir ? – Eh bien, gageons nous deux,
 Dit Phébus, sans tant de paroles,
 À qui plus tôt aura dégarni les épaules
 Du cavalier que nous voyons.
 Commencez. Je vous laisse obscurcir mes rayons."
 Il n'en fallut pas plus. Notre souffleur à gage
 Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
 Fait un vacarme de démon,
 Siffle, souffle, tempête, et brise en son passage
 Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau :
 Le tout au sujet d'un manteau.
 Le cavalier eut soin d'empêcher que l'orage
 Ne se pût engouffrer dedans.
 Cela le préserva ; le vent perdit son temps :
 Plus il se tourmentait, plus l'autre tenait ferme ;
 Il eut beau faire agir le collet et les plis.
 Sitôt qu'il fut au bout du terme
 Qu'à la gageure on avait mis,
 Le soleil dissipe la nue,

La cigale et la télé

Recrée, et puis pénètre enfin le cavalier,
 Sous son balandras fait qu'il sue,
 Le contraint de s'en dépouiller.
 Encore n'usa-t-il pas de toute sa puissance.

Plus fait douceur que violence.

Attention, ça brûle

À Mimizan, en mon jeune âge
 Christiane organisait des concours de bronzage.
 Mon teint blanc virant au vermeil,
 Je remportais un prix : plus beau coup de soleil !
 On croyait les rayons solaires
 Vitalisants, vitaminés, bref nécessaires
 Pour le bien-être des enfants...
 Mais le derme brûlé, au bout de quarante ans
 Un jour boutonne et prolifère.
 Le médecin : "Oh, ce n'est rien, je vous l'opère ;
 Un petit cancer de la peau."
 Il me pique, découpe et recoud aussitôt.
 Au moins la suture est bien faite ;
 Je porte sur la joue une trace discrète.
 "Évitez, dit-il, de bronzer.
 Si un bouton grossit, venez me le montrer."
 Ainsi, dès que Phébus rayonne,
 Prudent, de vêtements je couvre ma personne.
 Je porte petit chapeau rond,
 Foulard, chemise à manches longues, pantalon,
 Tant je crains le pouvoir immense
 De l'étoile en fusion – sa fureur, sa violence.

La cigale et la télé

12 Les Animaux malades de la peste

Un mal qui répand la terreur,
 Mal que le Ciel en sa fureur
 Inventa pour punir les crimes de la terre,
 La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
 Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
 Faisait aux animaux la guerre.
 Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés :
 On n'en voyait point d'occupés
 À chercher le soutien d'une mourante vie ;
 Nul mets n'excitait leur envie ;
 Ni loups ni renards n'épiaient
 La douce et l'innocente proie.
 Les tourterelles se fuyaient :
 Plus d'amour, partant plus de joie.
 Le lion tint conseil, et dit : "Mes chers amis,
 Je crois que le Ciel a permis
 Pour nos péchés cette infortune ;
 Que le plus coupable de nous
 Se sacrifie aux traits du céleste courroux,
 Peut-être il obtiendra la guérison commune.
 L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
 On fait de pareils dévouements :
 Ne nous flattons donc point ; voyons sans indulgence
 L'état de notre conscience.
 Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons
 J'ai dévoré force moutons.
 Que m'avaient-ils fait ? Nulle offense :
 Même il m'est arrivé quelquefois de manger
 Le berger.
 Je me dévouerai donc, s'il le faut ; mais je pense
 Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi :

La cigale et la télé

Car on doit souhaiter selon toute justice
 Que le plus coupable périsse.
 – Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi ;
 Vos scrupules font voir trop de délicatesse ;
 Et bien, manger moutons, canaille, sottise espèce,
 Est-ce un péché ? Non, non. Vous leur fîtes, Seigneur
 En les croquant beaucoup d'honneur.
 Et quant au berger l'on peut dire
 Qu'il était digne de tous maux,
 Étant de ces gens-là qui sur les animaux
 Se font un chimérique empire.”
 Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.
 On n'osa trop approfondir
 Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,
 Les moins pardonnables offenses.
 Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
 Au dire de chacun, étaient de petits saints.
 L'âne vint à son tour et dit : “J'ai souvenance
 Qu'en un pré de moines passant,
 La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et je pense
 Quelque diable aussi me poussant,
 Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
 Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net.”
 À ces mots on cria haro sur le baudet.
 Un loup quelque peu clerc prouva par sa harangue
 Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
 Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.
 Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
 Manger l'herbe d'autrui ! quel crime abominable !
 Rien que la mort n'était capable
 D'expier son forfait : on le lui fit bien voir.
 Selon que vous serez puissant ou misérable,
 Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

La cigale et la télé

Je suis de nouveau là

L'âne puni de mort pour avoir dérobé

Quelques brins d'herbe dans un pré

Me rappelle un récit que disait l'ami Pierre...

Cet homme-là portait, à l'égal de mon père,

Un numéro bleu sur le bras.

“Vois-tu, de Buchenwald on ne s'évadait pas ;

Des courageux tentaient quand même l'aventure,

Préférant à la faim, quotidienne torture,

Un peu de liberté, quelques heures d'espoir.

Évadés le matin, repris avant le soir...

Et alors, en public, toute une mise en scène :

Sous les potences on les emmène ;

Le commandant du camp prononce un grand discours.

– Dans tous les camps, les prisonniers, depuis toujours,

Ont voulu s'évader. C'est leur droit, que je sache.

En chemin, ils ont faim, dans un champ ils arrachent

Des épis de seigle ou de blé appartenant

À notre grand peuple allemand.

Ils se rendent ainsi coupables

D'un crime odieux, abominable !

Ils ne méritent d'autre sort

Que la mort.

On les pend. Ils tressautent, c'est l'ultime danse,

Et puis leur corps longtemps dans le vent se balance.

Une pancarte à leur cou: *Ich bin wieder da !*

C'est-à-dire, en français : Je suis de nouveau là.”

La cigale et la télé

13 Les Deux Pigeons

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.
 L'un d'eux s'ennuyant au logis
 Fut assez fou pour entreprendre
 Un voyage en lointain pays.
 L'autre lui dit : "Qu'allez-vous faire ?
 Voulez-vous quitter votre frère ?
 L'absence est le plus grand des maux :
 Non pas pour vous, cruel. Au moins, que les travaux,
 Les dangers, les soins du voyage,
 Changent un peu votre courage.
 Encor si la saison s'avance davantage !
 Attendez les zéphirs. Qui vous presse ? Un corbeau
 Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
 Je ne songerai plus que rencontre funeste,
 Que faucons, que réseaux. Hélas, dirai-je, il pleut :
 Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
 Bon soupir, bon gîte, et le reste ?"
 Ce discours ébranla le cœur
 De notre imprudent voyageur ;
 Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
 L'emportèrent enfin. Il dit : "Ne pleurez point :
 Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite ;
 Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère.
 Je le désennuierai . Quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
 Vous sera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : J'étais là ; telle chose m'avint ;
 Vous y croirez être vous-même."
 À ces mots en pleurant ils se dirent adieu.
 Le voyageur s'éloigne ; et voilà qu'un nuage

La cigale et la télé

L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
 Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
 Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
 L'air devenu serein, il part tout morfondu,
 Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie,
 Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
 Voit un pigeon auprès ; cela lui donne envie :
 Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un las,

Les menteurs et traîtres appas.

Le las était usé ! si bien que de son aile,
 De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin.

Quelque plume y périt ; et le pis du destin
 Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
 Vit notre malheureux, qui, traînant la ficelle
 Et les morceaux du las qui l'avait attrapé,

Semblait un forçat échappé.

Le vautour s'en allait le lier, quand des nues
 Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
 Le pigeon profita du conflit des voleurs,
 S'envola, s'abattit auprès d'une mesure,

Crut, pour ce coup, que ses malheurs

Finiraient par cette aventure ;

Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié)

Prit sa fronde et, du coup, tua plus d'à moitié

La volatile malheureuse,

Qui, maudissant sa curiosité,

Traînant l'aile et tirant le pié,

Demi-morte et demi-boiteuse,

Droit au logis s'en retourna.

Que bien, que mal, elle arriva

Sans autre aventure fâcheuse.

Voilà nos gens rejoints ; et je laisse à juger

De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

La cigale et la télé

Amants, heureux amants, voulez-vous voyager ?
 Que ce soit aux rives prochaines ;
 Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
 Toujours divers, toujours nouveau ;
 Tenez-vous lieu de tout, comptez pour rien le reste ;
 J'ai quelquefois aimé ! je n'aurais pas alors
 Contre le Louvre et ses trésors,
 Contre le firmament et sa voûte céleste,
 Changé les bois, changé les lieux
 Honorés par les pas, éclairés par les yeux
 De l'aimable et jeune bergère
 Pour qui, sous le fils de Cythère,
 Je servis, engagé par mes premiers serments.
 Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?
 Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
 Me laissent vivre au gré de mon âme inquiète ?
 Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
 Ne sentirai-je plus de charme qui m'arrête ?
 Ai-je passé le temps d'aimer ?

Les deux lapins

Deux lapins s'aimaient d'amour vache,
 Se querellaient à tout moment : "Mais tu me gâches
 La vie, je n'en peux plus, dit l'un.
 Je pars d'ici. Adieu, crétin !"
 Furieux, sans regarder, il franchit l'autoroute.
 Un camion l'aplatit. L'at-t-il vu ? Bah, j'en doute.
 L'autre lapin entend son cri,
 Sort du trou conjugal et voit les abattis
 De son vieux compagnon. Rien ne vit, rien ne bouge,
 Sur l'asphalte une bouillie rouge.
 Le troupeau enragé, dragons d'acier luisant,

La cigale et la télé

Fonce de tous côtés, hurlant et rugissant.
 Aux oreilles du veuf, quel horrible vacarme !
 Dans ses yeux veloutés, une giclée de larmes...
 “Ah mon ordure, mon salaud,
 Tu m’as laissé sur le carreau !”

14 La Tortue et les deux Canards

Une tortue était, à la tête légère,
 Qui, lasse de son trou, voulut voir le pays,
 Volontiers on fait cas d’une terre étrangère :
 Volontiers gens boiteux haïssent le logis.
 Deux canards à qui la commère
 Communiqua ce beau dessein,
 Lui dirent qu’ils avaient de quoi la satisfaire :
 “Voyez-vous ce large chemin ?
 Nous vous voiturerons, par l’air, en Amérique,
 Vous verrez mainte république,
 Maint royaume, maint peuple, et vous profiterez
 Des différentes mœurs que vous remarquerez.
 Ulysse en fit autant.” On ne s’attendait guère
 De voir Ulysse en cette affaire.
 La tortue écouta la proposition.
 Marché fait, les oiseaux forgent une machine
 Pour transporter la pèlerine.
 Dans la gueule en travers on lui passe un bâton.
 “Serrez bien, dirent-ils ; gardez de lâcher prise.”
 Puis chaque canard prend ce bâton par un bout.
 La tortue enlevée, on s’étonne partout
 De voir aller en cette guise
 L’animal lent et sa maison,
 Justement au milieu de l’un et l’autre oison.

La cigale et la télé

“Miracle ! criait-on. Venez voir dans les nues
Passer la reine des tortues.
– La Reine ! vraiment oui., je la suis en effet ;
Ne vous en moquez point.” Elle eût beaucoup mieux fait
De passer son chemin sans dire aucune chose ;
Car lâchant le bâton en desserrant les dents,
Elle tombe, elle crève aux pieds des regardants.
Son indiscretion de sa perte fut cause.

Imprudence, babil, et sottise vanité,
Et vaine curiosité,
Ont ensemble étroit parentage.
Ce sont enfants tous d’un lignage.

Devine où je suis

Je vais mettre à jour cette fable...
Dame tortue répond quand sonne son portable :
“Allo, qui est-ce ? Noémi ?
Ma chérie, devine où je suis !
Dis, as-tu reçu mon message ?
Aaaaaaah !”
C’est bien fait, ça lui apprendra :
On ne doit pas téléphoner quand on voyage.